

Les Grotesques. Fragments de la vie nomade, recueillis par un archéologue, petit-fils de Turlupin...

Les Grotesques. Fragments de la vie nomade, recueillis par un archéologue, petit-fils de Turlupin.... 1838.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

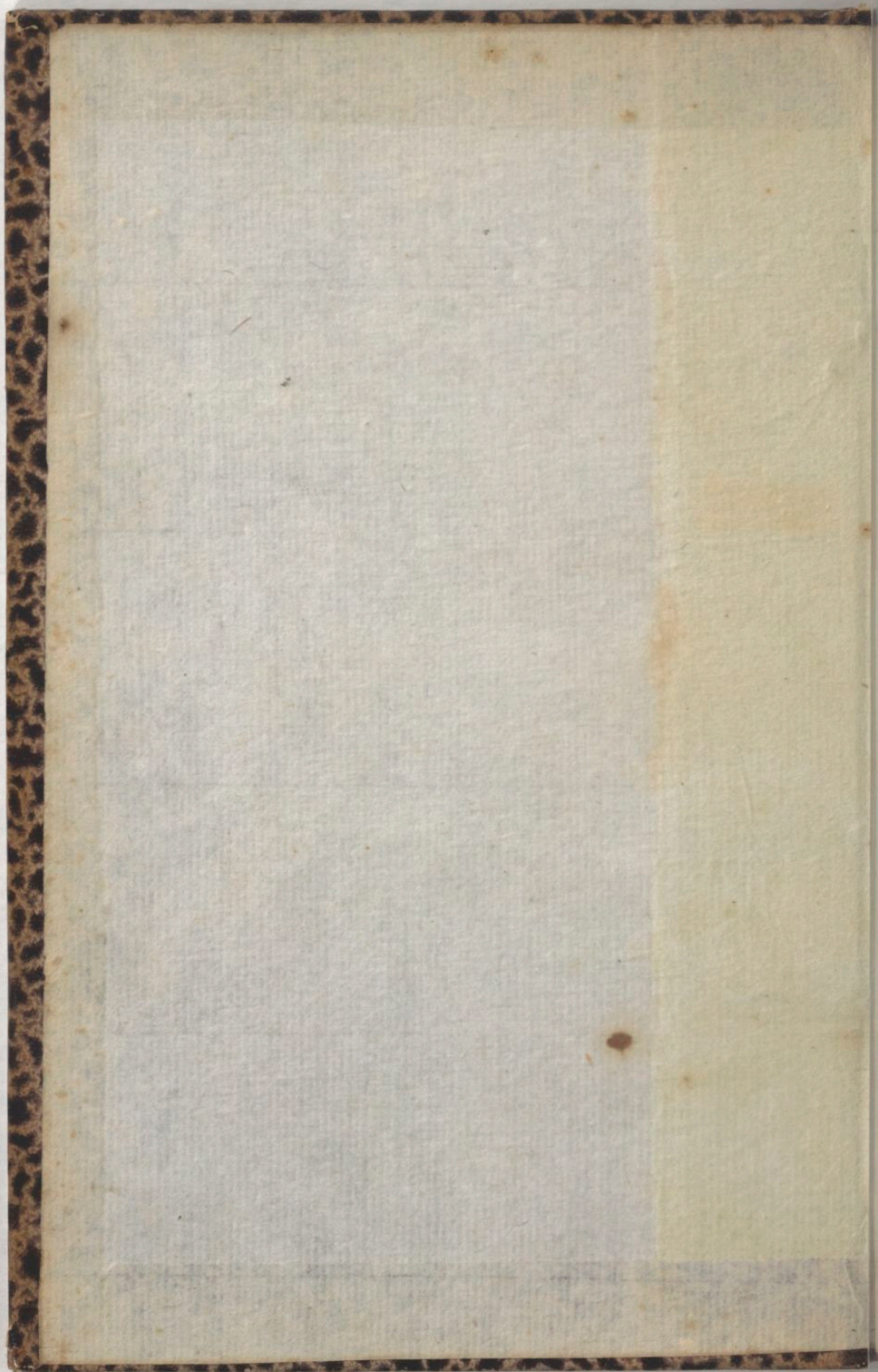
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LES

GROTESQUES.

M D CCC XXVIII.



Y

NOTESQUES

1800 12

Y

62 834

LES

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN
GROTESQUES.

—
IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue Mignon, 2.
—

LES

FRAGMENTS

DE

La Vie Nomade,

RECUEILLIS

PAR UN ARCHÉOLOGUE,

Petit-Fils de *Eurhupius*.

Avec dix Gravures.



PARIS.

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE DE RIVOLI,
n° 50 bis.

1838.

LES



FRAGMENTS

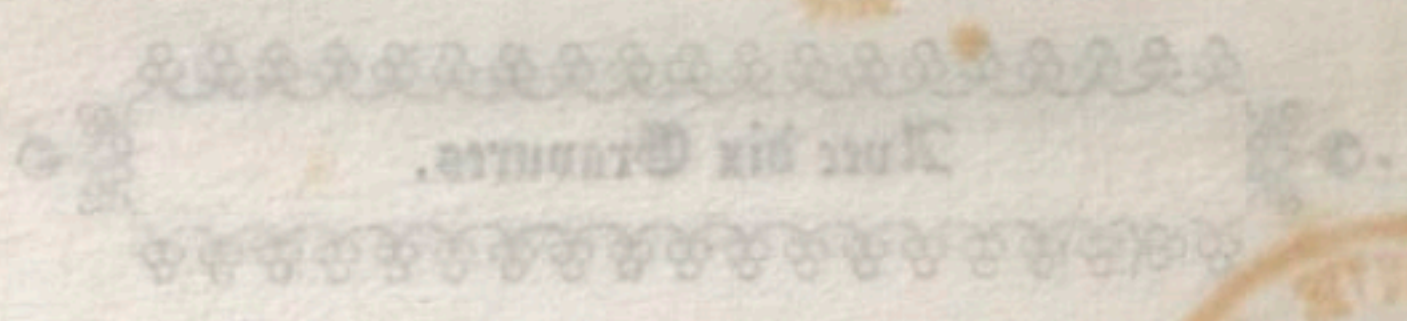
DE

la Vie Homère,

RECUEILLIS

PAR UN ARCHÉOLOGUE,

Paris - 1838



Paris - 1838



PARIS.

CHEZ L'ÉDITEUR, RUE DE RIVOLI,

n° 50 bis.

1838.

AVANT-PROPOS.

Il fut un temps où les Jongleurs, Trouveurs, Chanteurs et Gouliards jouissaient d'un certain crédit à la cour. Temps heureux qui tenait encore nos arts à la lisière et notre poésie au berceau. Cette poésie, insouciant comme l'enfance, et, comme elle encore, tout à la fois hardie et chancelante, qui devait nous donner plus tard des Delavigne, des Lamartine et des Hugo, cette poésie, disons-nous, quoique vierge et pure, courait déjà les palais des rois et brûlait son encens aux pieds de leurs trônes. Quelquefois aussi elle s'oubliait assez pour se placer devant ses maîtres, comme le redresseur de leurs torts; cependant on la supportait, elle était si jeune! et puis cette association, inconnue jusque là, de

la musique et des paroles, était un spectacle curieux, en ce qu'il donnait une expression ou plus suave ou plus forte aux paroles des Trouveurs, qui, à leur tour, pouvaient colorer davantage leurs pensées, pour faire valoir la musique des Jongleurs. Certes, le luth qui accompagnait le faible chant des Trouveurs, n'était pas aussi sonore que celui de nos compositeurs modernes; mais aussi les paroles de nos chants les plus doux eussent fait une sotte figure, accouplées aux sons naïfs des *Joculatores* (joueurs). « Dans tous les cas, l'empereur Henri II aimait tant et si bellement les jongleurs, dit un auteur du temps, qu'il en avait toujours une *kyrielle* à sa cour. »

En 1180, on les voit jouer encore dans Paris un rôle assez important pour se faire chasser de la cour par Philippe-Auguste, qui les bannit de ses états peu de temps après son avènement au trône, voici pourquoi :

Philippe-Auguste, « qui donnait aux pauvres demeurant à la Maison de Dieu de Paris (Hôtel-Dieu), toute la paille de sa chambre et

« de sa maison de Paris toutes les fois qu'il
« quittait cette ville pour aller coucher ail-
« leurs, » vit avec regret les seigneurs et les
gens riches faire présent d'habits précieux aux
jongleurs baladins, trouveurs et ménétriers, qui
venaient chanter ou réciter des vers dans leurs
cours. Les chroniques de France qui rapportent
ce fait, s'expriment à peu près ainsi : « Des jon-
« gleurs ou *gouliards*, et autres espèces de mé-
« nétriers, s'assemblent quelquefois dans les
« cours des maisons appartenant aux bourgeois,
« aux hommes riches ou aux princes, et font
« assaut d'adresse pour avoir de l'argent, des
« robes ou des joyaux, en *contant nouveaux*
« *mots, nouveaux dits, et nouvelles risées de*
« *diverses guises*, cherchant enfin à les séduire
« en leur donnant de grandes louanges.

« On a vu des hommes riches faire de grandes
« dépenses pour montrer dans une fête une
« robe extraordinaire, qui pouvait coûter vingt
« ou trente marcs d'argent, et, après l'avoir
« portée cinq ou six fois, la donner aux méné-
« triers. Le prix de cette robe aurait fait vivre

« vingt ou trente pauvres pendant un an. » Le marc d'argent correspondant à cinquante sous de notre monnaie, on doit penser en effet que cette somme aurait pu suffire aux besoins d'un grand nombre de malheureux, dans ce temps où, si les princes couvraient leurs habits d'argent, d'or et de pierreries, le bas peuple mourait de faim, et le roi « qui ne pouvait acheter des meubles, » faisait enlever de vive force ceux des habitans qui demeuraient le plus près de sa maison de Paris.

Déjà les jongleurs ressentaient en partie le mal que devait leur faire la dépréciation de Philippe. Ce ne fut pas en vain qu'il fit présent de ses vieux habits aux pauvres, en disant : « Que celui qui donne aux ménétriers fait un *sacrilege* (sacrifice) *au diable*. » Bientôt les princes et les *hommes riches* firent fermer leur porte aux *baladins*, ou les chassèrent impitoyablement, non qu'ils voulussent suivre en tout l'exemple de Philippe, mais seulement afin de ne plus être en contact avec les démons. La société des jongleurs eut en vain recours à l'om-

nipotence du roi pour continuer avec quelques succès ses exercices ; elle fut forcée de s'expatrier. L'absence des jongleurs laissa dans les plaisirs des riches un vide d'autant plus grand , qu'il n'existait point encore de spectacles , et que les bienfaits de l'éducation ne s'étaient fait sentir dans aucune des classes de la société. Le peuple , chargé d'impôts connus sous les désignations de *services* , *obventions* et *tailles* , et obtenus en grande partie par les chevauchées ou tournées faites fréquemment par les seigneurs dans les dépendances de *leur seigneurie* , le peuple , disons-nous , ne pouvait trouver un instant pour s'occuper de son instruction ; d'un autre côté , les grands , dont le temps était rempli par les plaisirs , l'intrigue et la fraude , apposaient une X sur les actes publics , et déclaraient avec une morgue extraordinaire , qu'en raison de leurs titres et qualités , ils ne savaient signer. Quelle était la distinction entre le grand et le petit ? Par des *raisons* différentes le résultat était le même. La poésie venait donc , on peut le dire , d'être créée par les jongleurs ; quelques

jeunes et malheureux élèves de l'*Hôpital des pauvres écoliers*, comprenant peut-être les besoins de leur époque, et utilisant d'ailleurs l'obligation où ils étaient de demander l'aumône dans les rues de Paris pour avoir du pain, se mirent à faire des vers et à les débiter sous les croisées et dans les cours des seigneurs. Philippe, qui sentait parfaitement tout le parti qu'il pouvait tirer du savoir des communautés religieuses dont Paris était rempli, avait ouvert des écoles et accordé des privilèges aux écoliers, afin d'augmenter les revenus du fisc, en donnant de l'accroissement à la population. Les écoliers pauvres profitèrent des prérogatives accordées aux écoliers riches, et continuèrent impunément ce que les jongleurs avaient été contraints de cesser. Ils avaient, du reste, changé le jeu de ces derniers en l'améliorant. Bien que l'histoire reste muette à ce sujet, on doit penser qu'ils prirent le nom de leurs prédécesseurs, car sous Louis IX (Saint Louis) un tarif fut fait par le roi et le prévôt de Paris, Étienne Boileau, pour fixer les droits de péage, dus à l'entrée de Paris,

sous le Petit-Châtelet. L'un des articles porte :
« Que les jongleurs seraient quittes de tout péage
« en faisant le récit d'un couplet de chanson
« devant le péager. » Un autre dit : « Que le
« marchand qui apporterait un singe pour le
« vendre, paierait quatre deniers parisis ; que
« si le singe appartenait à un homme qui l'eût
« acheté pour son plaisir, il ne donnerait rien ;
« que si c'était un *joueur*, il jouerait devant
« le péager, et que, par ce jeu, il serait quitte
« de tout péage, tant du singe que de tout ce
« qu'il aurait acheté pour son usage. » C'est de
là que vient l'ancien proverbe : Payer en gam-
bades, en monnaie de singe.

Grâce aux soins que prit Louis IX de ré-
pandre l'instruction en participant à la fonda-
tion du collège de Sorbonne, pour recevoir cent
pauvres clercs ou *pauvres écoliers*, (auxquels il
donna, aux uns deux sous, aux autres dix-huit
deniers ou même un sou par semaine pour les
aider à vivre,) il s'établit une digne émulation
qui, sous son règne, porta déjà ses fruits : au
lieu de *trouveurs* on vit surgir des poètes ; tous

les clercs, riches ou pauvres, avaient leur bible ou livre (du mot grec *Βιβλος*), sur lequel ils inscrivaient des vers ayant rapport aux divers événemens qui se passaient sous leurs yeux. On peut citer comme les premiers dans ce genre, Rutebœuf, Guillaume de Loris, Guyot de Provins, de Berzé et Gautier de Coinsy.

Laissons les poètes pour nous occuper des jongleurs.

Ceux que Philippe I^{er} avait expatriés se retirèrent dans les provinces, et se fixèrent plus tard en Italie. Peu de temps après la mort de Jeanne de Naples (première du nom), comtesse de Provence, c'est-à-dire à peu près en 1390, les jongleurs et les trouvères se séparèrent en deux troupes bien distinctes : les uns sous la désignation de jongleurs, et les autres sous celle de joueurs. Les premiers, tout à la fois poètes et musiciens, composaient des vers qu'ils chantaient ou récitaient. La société des joueurs, formée des moins habiles, joignit à quelques chants grossiers, à quelques récits du plus bas burlesque, une pantomime ridicule et souvent

dégoûtante, que l'on chercha bientôt à réprimer. « Leurs jeux, dit un auteur du temps, consistaient en gesticulations, tours de passe-passe, etc., soit par eux-mêmes ou par des singes qu'ils portaient. »

Dans le même temps, la troupe de faiseurs de tours protégée à Paris par Louis IX se formait de nouveau en confrérie, sous la désignation de *jongleurs*, comme étant la plus ancienne; et les femmes qui se mêlaient à ces exercices, étaient nommées *jongleresses*. Tous se retiraient à Paris, dans une seule rue, qui avait pris le nom de rue des Jongleurs, et que l'on connaît encore aujourd'hui sous celui des Ménétriers. On y allait louer ceux dont on avait besoin pour les fêtes ou assemblées de plaisirs. Par une ordonnance de Guillaume de Clermont, prévôt de Paris, datée du 14 septembre 1593, il fut défendu aux jongleurs de rien dire, représenter ou chanter qui pût causer quelque scandale, à peine d'amende et de deux mois de prison, au pain et à l'eau.

Certes, les farces des jongleurs auraient of-

fert un certain intérêt au spectateur, si les extravagances immorales dont elles étaient accompagnées n'eussent soulevé dans l'esprit des gens de bien une répugnance qui fit mépriser leurs acteurs. Aussi, pour désigner une chose mauvaise, folle, vaine ou fausse, on l'appelait *jonglerie*. Cette expression qualificative, que nous employons encore, a bien perdu de sa valeur en venant jusqu'à nous; cependant le Dictionnaire de l'Académie l'explique encore ainsi : *Charlatanerie, tour de passe-passe*.

Enfin, la jonglerie devint le partage des hôtes de la Cour des Miracles, et la Esméralda, l'un des personnages du roman intitulé Notre-Dame de Paris, par Victor Hugo, est une peinture fidèle des jongleresses du temps.

Depuis cette époque, tous ces individus qui couraient les foires et les places publiques furent appelés Bateleurs ou Histrions. Quelques-uns se sont fait une certaine réputation, soit par une pantomime spirituelle, soit par des réparties heureuses; on peut citer de ce nombre ceux connus sous le pseudonyme de Bobèche et de Gali-

mafrée, qui avaient imité les Gros-Guillaume, Turlupin, Scaramouche, Gautier-Garguille et autres. Mais ces noms de bateleurs et d'histrions sentaient la place publique, et l'éducation qui façonnait nos mœurs, devait assez polir notre langage pour les remplacer. Aujourd'hui les acteurs en plein vent sont nommés

FIGURISTES ou GROTESQUES.

En choisissant ce dernier mot pour faire le titre de notre livre, nous avons l'intention d'offrir au public quelques scènes des spectacles forains. Nous nous sommes efforcés de conserver à chacune des charges la couleur originale donnée par son auteur, et d'y joindre tout ce qu'elle a pu gagner de sel et de malice en passant par les ateliers de peinture ou de sculpture. Cependant, en donnant ces scènes *revues et considérablement augmentées*, nous avons pris sur nous d'en retrancher tout ce qui pouvait blesser les oreilles de la jeunesse.

maître, qui a été nommé par le
Tribunal de Commerce, et
autres, dans les termes de l'ordonnance
rattachée à la place publique, et l'ordonnance
laquelle les motifs, de la part de la
langue pour la rédaction, et l'ordonnance
toute en plein, et en son entier, et
et en son entier, et en son entier, et
en son entier, et en son entier, et

En conséquence, ce Tribunal, pour faire
donner effet à la loi, et pour en faire
faire au public, et pour en faire
faire, pour en faire, et pour en faire
et pour en faire, et pour en faire
donnée par son autorité, et il a été
qu'elle a pu, et qu'elle a pu, et
sans que les effets de la loi, et
Cependant, en attendant que les
convenablement, et pour en faire
sur, pour en faire, et pour en faire
place, et les effets de la loi, et
et pour en faire, et pour en faire
et pour en faire, et pour en faire

RECHERCHES HISTORIQUES

Notre avant-propos historique nous dispense de chercher un ordre chronologique pour la classification des dix sujets que nous avons choisis; cependant il existe un droit d'ancienneté, que pourraient réclamer quelques-uns de ces *arts-libéraux*. Ainsi, il est certain que le spectacle de *Polichinelle* doit avoir le pas sur tous les autres, puisque le personnage est une création des Grecs. *Le diseur de bonne aventure*, chiromancien en plein vent, ne descend-il pas en ligne directe des *divinateurs* grecs, et ne fait-il point partie de cette grande famille de Bohémiens qui de tout temps a prédit l'avenir, sans pouvoir en préjuger pour elle-même? On peut donc le pla-

cer aussitôt après les *paillasses*, les *apprivoiseurs d'animaux*, les *jongleurs* et les *musiciens* ; enfans abâtardis des anciens trouveurs, chanteurs, gouliards et jongleurs, doivent sans aucun doute venir ensuite. Cette science de l'Opticien qui rend chaque jour tant de secours à la marine , à l'astronomie, qui nous a donné une *longue* et une *double-vue*, ne convient-il pas de la faire dater de l'enfance de nos arts ? Quelle place assigner à l'*Escamoteur*, qui doit à la physique tous ses secrets de prestiges ? N'est-ce que dans notre temps que l'on a vu des *Charlatans* ? Il n'en est pas de même des industriels connus sous la désignation de *Savoyards* ; depuis quelque cent ans seulement ils ont su nous rendre leurs tributaires en exploitant notre badauderie ; nous les placerons donc à la fin de notre ouvrage.

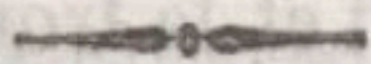
RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

POLICHINELLE.

« Moi un bossu !... »

(*Drame du Polichinelle français.*)



Pauvre Polichinelle ! Etre tout à la fois réel et fantastique qui nous amuse dans notre jeunesse , et qui nous réjouit encore par le souvenir quand le temps a posé sa main de plomb sur notre tête. Pauvre Polichinelle ! que de recherches scientifiques, littéraires, archéologiques, n'as-tu pas fait faire ! Tous les peuples briguent l'honneur de t'avoir donné le jour. On prétend que tu as fait l'amusement des enfans de Jacob, lorsqu'ils étaient encore au berceau ; voilà pour l'Égypte. La Perse, dit-on, t'a donné le nom de *Pendj* ; l'Angleterre t'aurait baptisé de celui de

Punch ; l'Italie latine aurait eu le bonheur de te posséder sous la désignation de *Maccus* ; puis, un beau jour, un auteur latin se serait servi de l'expression *Pullicenus* pour désigner un poulet ; et, plus tard, les Italiens t'auraient gratifié du nom de *Pulcinello*, par corruption et pour faire allusion à ton pauvre nez, qui ressemble assez au bec du *Pullicenus*. Enfin, qui le croirait ? le sérieux allemand et le froid hollandais voudraient presque que tu leur eusses dû l'existence. Mais tu sauras les détromper un jour, n'est-ce pas ? tu diras à l'anglais qu'il t'a fait trop méchant, aux autres qu'ils t'ont créé trop bête ; tu leur feras savoir, enfin, que ta patrie c'est la France, Paris, les Champs-Élysées ! Et si ce n'est vraiment pas là que tu as reçu naissance, tu dois au moins avoir fait des démarches auprès des autorités pour y être naturalisé ; car ton chat, ce pauvre minet, ne l'as-tu pas apporté et établi dans ta maison. Nous savons bien que l'Angleterre est le pays de Curran, qui, encore enfant, sut te comprendre et faire honte au batteur de New-Market, en lui prouvant qu'il ne

connaissait pas ta langue ; mais il fut ingrat ! Il oublia qu'il te devait son amour pour l'étude, et que s'il avait été avocat, puis membre de la chambre des communes, puis grand chancelier, toi, toi seul, en étais la première cause. Crois-moi, il faut l'oublier !

Et d'ailleurs, n'as-tu pas un rejeton dans notre belle France ! Ce petit bourgeois bossu, joyeux enfant des barricades de 1830, polichinelle vivant que nos caricaturistes ont habillé de toutes les manières, n'est-il pas ton fils ? S'il a dégénéré par le nez, il a bien gagné par les formes !



SCÈNE PREMIÈRE.

UN AVEUGLE. (Il frappe de son bâton sur la balustrade.)

Y a-t-il quelqu'un par ici ? Pan ! pan ! pan !
n'est-ce pas ici que demeure M. Polichinelle, ou

DRAME

DU POLICHINELLE

FRANÇAIS

ÉCRIT SOUS SA DICTÉE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

ON A CONSERVÉ JUSQU'AUX LICENCES POÉTIQUES
DE L'AUTEUR.

POLICHINELLE, *au public.*

Avec grande impatience,
Messieurs et Dames, je vous attendais.

L'honneur de votre présence
Vient de remplir tous mes souhaits,
Accordez-moi votre suffrage et votre amitié :

Hé ! oui, oui, oui ! Hé ! non, non, non !

Rouitou, tou !

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il disparaît.)

SCÈNE PREMIÈRE.

UN AVEUGLE, *(il frappe de son bâton sur la balustrade.)*

Y a-t-il quelqu'un par ici ? Pan ! pan ! pan !
n'est-ce pas ici que demeure M. Polichinelle, un

homme charmant, bon, humain, généreux et sensible?... Pan! pan! pan!

POLICHINELLE, *de l'intérieur de sa maison.*

Il n'y a personne.

L'AVEUGLE.

Comment! il n'y a personne, et l'on me répond. Pan! pan! pan! (*Il attend un instant et frappe de nouveau à coups redoublés.*) Hé! hé! hé! la maison.

POLICHINELLE, *paraissant.*

Si tu attends que la maison te réponde, tu attendras long-temps. Ah çà! l'ami, à qui en as-tu?

L'AVEUGLE.

Hélas! mon bon monsieur, je viens vous demander la charité.

POLICHINELLE.

La charité! tu plaisantes, sans doute. Va dans le faubourg Saint-Germain, rue Jacob, et là, tu trouveras la charité.

L'AVEUGLE.

Cà n'est pas celle-là que je cherche. Je demande si vous voulez me donner quelque chose,

POLICHINELLE.

Si je veux te donner quelque chose? et toi, que me donneras-tu?

L'AVEUGLE.

Hélas! mon bon monsieur, je ne puis rien vous donner, moi! (*En disant ceci, il gesticule et donne de son bâton sur la tête de Polichinelle; ce dernier lui saute sur le dos; l'aveugle cherche à s'en débarrasser.*) Mon dieu! mon dieu! la maison me tombe sur les épaules.

POLICHINELLE.

Et moi des coups de bâton sur le nez. Maudit! tu ne peux donc faire attention?

L'AVEUGLE.

Mon bon monsieur, je n'y vois point.

POLICHINELLE.

Eh bien, prends de la chandelle.

L'AVEUGLE.

Toutes les chandelles du monde ne me feraient pas voir plus clair : je suis aveugle. J'ai eu le malheur de m'endormir un jour à l'ombre du soleil, et depuis cet instant j'ai perdu la vue.

POLICHINELLE.

Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée. Dans tous les cas on ne va pas chez les gens pour les assommer.

L'AVEUGLE.

Mais ça n'est pas moi, c'est mon bâton.

POLICHINELLE.

Voyons ce bâton. (*Il le lui arrache des mains; l'aveugle fait tout ce qu'il peut pour le reprendre.*)

L'AVEUGLE.

Si vous ne me le rendez pas, je dirai à tout le monde que vous êtes un fourbe, un gueux.

POLICHINELLE.

Ça m'est égal.

L'AVEUGLE.

Un voleur.

POLICHINELLE.

Ça m'est égal.

L'AVEUGLE.

Un brigand, un scélérat.

POLICHINELLE.

Ça m'est égal ; on ne te croira pas.

L'AVEUGLE.

Un vilain bossu.

POLICHINELLE.

Moi un bossu ! dis-le donc encore.

L'AVEUGLE.

Oui, oui, un bossu, un bossu, un vilain bossu. (*Polichinelle lui donne un coup de bâton sur le nez.*) Holà là ! il m'a mis le nez comme une pièce de six liards. A la garde ! à l'assassin !

POLICHINELLE.

Tu auras beau crier, personne ne viendra.

L'AVEUGLE.

Hélas ! mon bon monsieur, je ne vous veux point de mal, mais rendez-moi mon bâton. (*Il le prend par un bout.*)

POLICHINELLE, *tirant le bâton à lui.*

Tu ne l'auras pas.

L'AVEUGLE, *tirant à son tour le bâton.*

Je l'aurai.

POLICHINELLE, *même jeu.*

Tu ne l'auras pas.

L'AVEUGLE, *même jeu.*

Je l'aurai. (*Polichinelle lâche le bâton, l'aveugle va se cogner contre le mur.*)

POLICHINELLE.

Allons, tiens, voilà deux sous, va-t-en, maintenant.

L'AVEUGLE.

Merci, mon bon monsieur. Je vais vous chanter une chanson en grec, en turc, en anglais, en espagnol, en chinois, en portugais, en allemand, et vous accompagnerez : je battrai la mesure. (*Il chante quelques mots inintelligibles en battant la mesure sur le dos de Polichinelle ; celui-ci, furieux, s'empare du bâton et dit :*) Maintenant à mon tour. (*Puis il chante : roui*

tou ti, ti tou, sur l'air : J'ai du bon tabac, (*en frappant du bâton sur l'aveugle qu'il a bientôt assommé.*)

POLICHINELLE, après avoir couché l'aveugle sur la balustrade.

Ça lui apprendra à regarder une autrefois à qui il s'adresse. (*Il chante*) Roui tou ti tou tou.

SCÈNE II.

POLICHINELLE, LA FEMME DE L'AVEUGLE.

LA FEMME DE L'AVEUGLE.

(*Elle prend son mari dans ses bras, pleure et crie en déplorant sa mort; Polichinelle se tient dans un coin et ne dit mot; mais la femme de l'aveugle qui vient de l'apercevoir, se jette sur lui et lui mord le nez.*)

C'est donc toi qui as tué mon pauvre mari!
ah ! brigand !

POLICHINELLE, la repoussant.

Dites donc, que me voulez-vous ? est-ce que je vous connais ?

LA FEMME DE L'AVEUGLE.

Misérable ! je te connais , moi ! et je vengerai mon pauvre mari. (*Elle le mord de nouveau.*)

POLICHINELLE.

Ah ! tu mords ! (*Il lui donne un soufflet*) tiens ! (*La femme de l'aveugle se précipite sur lui pour le dévisager.*) — Ah ! tu veux m'égratigner ! attends , attends ! (*Il lui donne des coups de bâton.*) La lutte s'engage ; mais la femme de l'aveugle est bientôt vaincue ; elle va tomber sur son mari en criant : A la garde ! à l'assassin ! Polichinelle la retourne avec son bâton pour s'assurer si elle est morte ; il jette ensuite le mari et la femme par la fenêtre , et se met à chanter : Roui tou ti tou tou ; mais entendant monter la garde , il se cache dans un coin.)

SCENE III^e.

POLICHINELLE dans un coin, LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

Où est-il , ce coquin de Polichinelle ! il nous

fera donc toujours de ses tours. Si je le rencontre,
son procès sera bientôt fait.

Je suis ce fameux Mignolet,
Général des Espagnolets;
Quand je marche la terre tremble,
C'est moi qui conduis le soleil:

POLICHINELLE, *lui donnant un coup de bâton.*

Et moi la lune.

Le commissaire *cherche d'abord d'où lui vient
le coup qu'il a reçu.*

Je ne crois pas que dans ce monde
On puisse trouver mon pareil.

POLICHINELLE.

Ni moi non plus.

LE COMMISSAIRE *se retourne et prend Polichinelle dans
ses bras.*

A moi, mes gens! à moi, mon armée! je tiens
le fameux Polichinelle. A moi, mes amis, ap-
portez la potence.

*(La garde s'empare de Polichinelle. On place la
potence auprès du chat, qui se lève sur ses
pattes de derrière et montre les dents. On lui*

dit de tenir la potence ; au lieu de le faire il saute à la figure du commissaire.)

LE COMMISSAIRE.

Mais mon cher Minet, c'est pour pendre ce scélérat de Polichinelle. (*Le chat le mord et l'égratigne de nouveau. Ne sachant comment se débarrasser de l'animal, le commissaire promet la grâce de Polichinelle, et dit que c'est pour un autre individu. Minet prête alors la patte à l'exécution.*)

Allons, mon ami Polichinelle, il faut passer votre tête là-dedans, et je ferai le reste.

POLICHINELLE.

Là-dedans ? ça n'est pas facile.

LE COMMISSAIRE.

Bath ! c'est l'affaire d'un instant.

POLICHINELLE.

Vous croyez ?

LE COMMISSAIRE.

Mais certainement.

POLICHINELLE.

Eh bien, essayez d'abord.

LE COMMISSAIRE.

Point du tout.

(*Polichinelle essaie , mais passe toujours la tête au-dessus ou au-dessous du nœud-coulant.*)

LE COMMISSAIRE (*impatiente.*)

Mais tu n'as donc jamais été pendu ou vu pendre de ta vie ?

POLICHINELLE.

Jamais ! je n'ai pas encore eu ce plaisir ; j'avoue que c'est la première fois.

LE COMMISSAIRE.

Alors ça n'est pas étonnant. Puisque tu ne sais comment t'y prendre , je vais te le montrer. (*Il passe sa tête dans le nœud.*) Tiens, voilà tout ce qu'il y a à faire ; tu vois que cela n'est ni long ni difficile.

POLICHINELLE, (*regardant de côté.*)

Vous y êtes.

LE COMMISSAIRE.

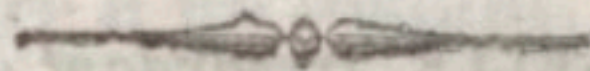
Oui ! tu le vois bien.

POLICHINELLE.

C'est bon , alors , restez-y.

Il s'empare de la potence , lui fait faire deux ou trois tours en l'air , et la met ensuite sur son épaule comme un voyageur qui porte un paquet au bout d'un bâton. Puis il se met à chanter : Roui tou tou tou , qu'il fait suivre du cri : Habits , habits , vieux galons , marchand d'habits. S'adressant à son chat :

Eh bien , mon ami , vois-tu que je suis encore vainqueur cette fois. Il le prend sous son bras et l'emporte en répétant son refrain favori : Roui tou tou tou.

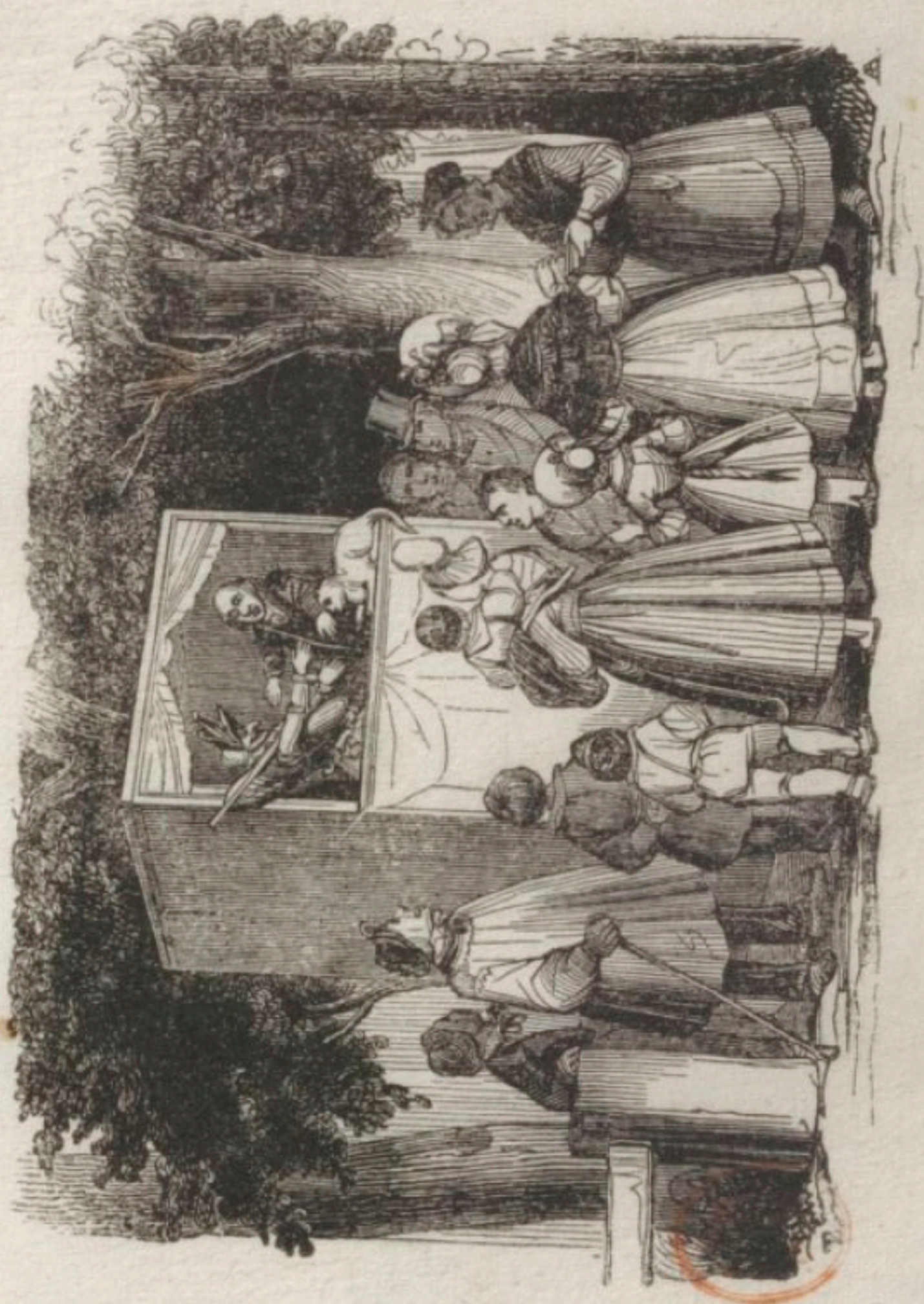


ANCIEN

DE LA GRAVURE DU POLICE-ELLE.

Paroisse, et
longs quel-
ram de mar-
l'a-
le, et
le-
sur
de
de
de
comme
les
de
elle?





ARGUMENT

DE LA GRAVURE DU POLICHINELLE.

—

Polichinelle s'est emparé du bâton de l'aveugle, et s'en sert pour lui appliquer de temps en temps quelques bons coups sur la tête; moyen ingénieux de marquer la mesure de son ritou toui toui toui tou. L'aveugle lui adresse des reproches et des menaces, et termine en l'appelant *vilain bossu*. Cette injure, à laquelle Polichinelle est très sensible, provoque le rire chez tous les assistans. *L'épouse* du directeur de ce théâtre en plein vent profite de l'hilarité générale pour faire sa recette, car rien ne rend généreux comme la gaieté; et pensant bien que l'exemple entrainera les autres personnes, elle adresse son humble demande aux plus élégans de la société.

Peut-on refuser un sou à ce pauvre Polichinelle?

DE LA GRAVURE DU POLICHINELLE.

Polichinelle s'est emparé du bâton de l'aveugle, et s'en sert pour lui appliquer de temps en temps quelques bons coups sur la tête; moyen ingénieux de lui ôter la mesure de son ton tout ton ton. Il a voulu lui adresser des reproches et des menaces, et termine en l'appelant vilain bossu. Cette injure, à laquelle Polichinelle est très sensible, provoque le rire chez tous les assistants. L'épouse du directeur de ce théâtre en pleure de l'hilarité générale; mais elle ne peut faire sa recette, car rien ne rend tant comme la gaieté; et pensant bien que l'exemple entraînera les autres personnes, elle adresse son humble demande aux plus dévots de la société.

Tout est fini; un son à ce pauvre Polichinelle?

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

LA CARTOMANCIE.

L'esprit humain ne pouvant
connaître l'avenir, la vertu doit
être la divinalion.

(*Madame de Stael.*)

Le jeu de cartes dont se servent les cartomanciens ou tireurs de cartes, est celui des Tarots. Court de Gébelin, dans son ouvrage du *Monde primitif*, et de Paw, écrivain hollandais du dernier siècle, prétendent que ce jeu nous vient des Égyptiens; ce dernier en attribue l'invention à Toth; Court s'attache à prouver qu'il est le résumé des philosophies orientales : dans tous les cas, ce jeu est celui qui prête d'avantage au mystère de la divination. Il se compose de soixante-dix-huit cartes divisées en vingt-deux atouts (dont vingt-un numérotés) et de quatre

couleurs comprenant chacune quatorze cartes. Les noms des quatre couleurs sont : l'*Épée*, la *Coupe*, le *Bâton* et le *Denier*. Chaque couleur possède son roi, sa reine, son cavalier, son valet et dix basses cartes numérotées de un à dix. Vient ensuite les vingt-deux atouts dont le fou ou *mat* n'est point numéroté; les autres portent leur numero dans l'ordre suivant : le bateleur ou *pagad*, *Junon*, *l'impératrice*, *l'empereur*, *Jupiter* (ces cinq cartes sont les cinq petits atouts), *l'amoureux*, le *chariot*, la *justice*, le *capucin*, la *roue de fortune*, la *force*, le *pendu*, la *mort*, la *tempérance*, le *diable*, la *maison de Dieu*, *l'étoile*, la *lune*, le *soleil*, le *jugement dernier* et le *monde* (les cinq derniers sont nommés grands atouts).

Le jeu de piquet ordinaire sert aux diseurs de bonne aventure pour faire le *petit jeu*. Ces cartes, suivant l'opinion générale et une version du père Ménestrier (dans sa *Bibliothèque curieuse et instructive*) auraient été inventées pour distraire Charles VI pendant une convalescence; des recherches à ce sujet ont démontré

assez clairement qu'elles existaient avant ce roi, puisque le manuscrit du roman de *Renard le contrefait*, commencé en 1328 et fini en 1341, en parle déjà.

Si l'on en croit un théologien, la science de dire la bonne aventure, après l'examen des cartes, nous a été transmise par des habitans de la Basse-Egypte, que les Sarrazins avaient forcés d'abjurer la religion chrétienne; mais qui, revenus plus tard sous la domination des chrétiens, furent contraints par droit de conquête de se rendre à Rome pour demander au Pape l'absolution de cette apostasie forcée. On leur enjoignit alors, pour pénitence, d'aller sept ans de suite errans par le monde sans jamais coucher dans un lit. Quant au nom de Bohémiens, on le leur donna à leur arrivée en France, parce qu'ils arrivaient de Bohême; selon plusieurs historiens, ils en étaient alors (1427) à leur cinquième année, et avaient parcouru une grande partie de l'Europe. On les désigna d'abord sous le nom de *Penanciers* (pénitenciers).

assez évidemment qu'elles existaient avant ce roi,
 puisque le monument du tombeau de Richard le
 Cœur de Lion, construit en 1193 et fini en 1194,
 en parle déjà. Elles ne sont pas, comme on les
 a dit, ou en croit un théologien, la science des
 dieux la bonne fortune, et par conséquent des car-
 tes, nous a été transmise par les habitants de la
 Basse-Egypte, que les égyptiens avaient connus
 d'après la religion égyptienne, mais qu'ils
 venaient plus tard sous l'inspiration des chrétiens,
 furent considérés par droit de conquête de ce roi.
 de l'Égypte pour le monastère du Pape l'abbé de
 de cette abbaye. On leur assignait alors,
 pour pénitence, d'aller sept ans de suite, certains
 par le monde sans qu'ils puissent tomber dans un lit.
 Quant au nom de Bohémiens, on le leur donna
 à leur arrivée en France, parce qu'ils arrivaient
 de Bohême, selon plusieurs auteurs, ils en
 étaient alors (1187) à leur cinquantième année, et
 ils ont parcouru une grande partie de l'Europe.
 On les a depuis appelés sous le nom de Français
 (1187) par le pape VI, et par le roi Louis
 à l'égard de la loi de l'Église.

LE

TIREUR DE CARTES.

~~~~~

JANOT,

*Après avoir sonné de la trompette, se jette sur une chaise  
et bâille.*

Ah ! ha, ha, ha, heu !... Que je suis malheureux d'être au service d'un maître qui ne me laisse de repos ni le jour ni la nuit ;... moi qui aime tant à dormir et qui me suis sauvé de mon pays parce qu'il fallait travailler, je suis bien tombé dans cette maison-là ! C'est vrai qu'il est de toute nécessité que je mange, et pendant que je me promenais sur le pavé de Paris, en arrivant de mon village, les alouettes ne me sont point tombées toutes rôties dans la bouche... En ai-je eu de ces malheurs ! en ai-je eu ! J'arrive de Troyes, mon pays, par la voiture la plus accélérée de MM. Souliers frères et compagnie ;



mais les ressorts, qui n'en étaient pas très doux, me donnent une courbature qui me force de m'asseoir à quelques pas de la barrière de Pantin, par laquelle j'étais entré dans la capitale. Je ne suis pas plutôt posé, qu'un grand gaillard vient à moi, et me dit d'un ton bien poli : « Monsieur n'est-il pas étranger ? Oui, que je lui réponds, je suis de la Champagne. — Ah ! comme ça se trouve, qu'il reprend, nous sommes du même pays. — Voilà qui était fameux, tout de même. « Eh bien ! qu'il continue, si vous venez pour voir la capitale des arts, vous tombez joliment bien ! je suis à Paris pour mes plaisirs, et je me promène ; nous pourrons nous livrer de compagnie à cette occupation. » Là-dessus il me prend mon paquet, qui contenait deux chemises, une paire de bas, deux mouchoirs et un bonnet de coton, en me disant qu'il va me débarrasser de ça. Moi, je ne demandais pas mieux ; ce coquin de paquet me gênait beaucoup. Il me conduit auprès d'un ami, un homme établi, ma foi ! vendant des briquets *phosphoriques* et des allumettes qui prenaient feu du pre-



mier coup. Mon pays me dit en me montrant *une* bel hôtel du boulevard Saint-Martin : « Tenez, voilà la maison de mon ami ; c'est un original qui adore le grand air, et qui se tient toute la journée sur la place que vous voyez là ; mais le soir on est certain de le trouver chez lui : si nous rentrons tard, vous entrerez là, et vous réclamerez votre paquet à son portier. — C'est bien, que je lui fais. » L'ami prend le paquet, et nous allons au Jardin des Plantes pour voir les bêtes. « Elles ne sont pas toutes là, me dit mon pays ; mais il y en a beaucoup, et ça sera bien long. Êtes-vous à jeun ? — Oui, que j' lui répons — Eh bien ! vous me ferez l'amitié de déjeuner avec moi. — Bien volontiers. » Alors il me fait entrer chez un restaurateur oùs'qu'il y avait tout plein de bonnes choses : de la gibelotte, des haricots, du fromage de Brie et des pommes de terre frites. Il se met à crier : « Garçon ! — C'est la fille qui se présente. — Il nous faut ce que tu as de meilleur en fricassée, et du vin à douze. Elle va bien nous servir, me dit-il, car je mange toujours ici, elle



sait qu'il me faut du bon. — Diable ! que je dis, il paraît que le pays se traite bien ! on voit qu'il a du foin dans ses bottes , comme disait le maître d'école du pays. — Ah ! comment est-ce qu'on t'appelle, mon garçon ? qui reprend. — Hé ! hé ! je m'appelle Janot pour vous servir. — Eh bien ! mon cher Janot, je veux te régaler gentiment ; quand tu retourneras au pays , tu diras que tu as trouvé à Paris un compatriote qui t'a traité de la bonne façon. » Oh ! en effet, nous avons mangé comme des loups et bu comme une terre sèche , si bien que lorsque c'est venu à la fin , nos jambes ployaient sous nous comme de la ficelle. Moi , pour ma part , je voyais un nombre infini de chandelles, et des têtes , des têtes ! oh ! j'en voyais-t-y ! Mon pays me dit : « Mon pauvre Janot , je me sens un peu indisposé , il faut que je sorte un instant ; attends-moi là , je reviens de suite. » Quand je suis seul, je pose mes coudes sur la table et j'appuie ma tête dans mes mains , car elle était si lourde qu'elle ne pouvait plus se tenir seule sur mes épaules ; mais voilà-t-il pas que je m'endors. Le restaurateur , qui craignait



que le froid m'enrhumât , vint me réveiller en me disant qu'il était tard , et qu'on allait fermer la boutique. « C'est bien , fermez , que je lui réponde , ne vous gênez pas ; j'attends mon pays qui va revenir. — Mais je ne peux pas vous garder plus long-temps ; il nous est défendu d'avoir du monde passé minuit , et il est bientôt une heure : si vous restiez plus long-temps , le commissaire me mettrait à l'amende. — Bath ! bath ! laissez donc , je ne suis pas du monde , moi , et votre commissaire ne vous dira rien. — Allons , pas tant de raison ; si vous ne voulez pas vous en aller de bonne volonté je vais vous mettre à la porte. — Voyant qu'il avait un aussi mauvais caractère , je me disposai à sortir , et déjà je tournais le bouton de la porte , quand il me prend au collet et me dit : « Ah ! c'est cela , tu voulais rester afin de ne point payer ! tu espérais sans doute nous échapper ; mais tu t'es trompé , mon cher ami ; tu n'auras la clef des champs que lorsque tu m'auras compté mes trois francs dix-sept sous. — Plaît-il , monsieur le restaurateur ? vous payer quand c'est mon pays



qui me régale ! non pas, s'il vous plaît. Vous lui réclamerez demain ce qu'il vous doit. — Je ne fais point crédit aux gens que je ne connais pas. — En voilà une bonne charge ! lui qui mange toujours ici ! — Quand je l'aurai vu encore une fois, ça fera deux. Voyons, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron ; si tu ne veux pas payer, je vais appeler la garde et te faire conduire en prison. — Ah ! vous le prenez sur ce ton-là, que je lui dis ? eh bien ! voilà votre argent, mais vous ne me reverrez jamais, ni mon pays non plus.

Toute la nuit je me suis promené dans les rues de Paris ; hélas ! ce ne fut pas encore sans inconvénients ; à chaque instant les fenêtres s'ouvraient et sans qu'on eût crié : "gare l'eau ! Il me tombait sur le dos une pluie d'orage dont la vapeur avait souvent un parfum aussi fort que celui de l'Eau de Cologne, mais dans un goût tout différent. Tout en me promenant je me disais : Est-ce malheureux, ce pauvre brave homme de pays qui s'est trouvé incommodé pour avoir voulu me régaler. Aussitôt que le jour



aura paru, j'irai voir son ami le vendeur de briquets, pour savoir son adresse. La nuit terminée, je me rends au boulevard Saint-Martin, et je vais tout droit à la belle maison; je vois au-dessus d'une porte: P-O-R-por-T-I-E-R-tier. portier. Bon! que je me dis, voilà mon affaire, Monsieur le portier, je viens chercher un paquet que la personne à laquelle appartient cette maison vous a remis hier pour moi. — Vous vous trompez, mon garçon, je n'ai point de paquet, et le propriétaire ne pouvait rien me remettre hier, car il est à sa campagne depuis quinze jours et ne doit revenir que dans un mois. — Ah ben! voilà une fameuse gosse! il était encore hier à deux pas d'ici à vendre des briquets *phorphoriques*. Je l'entends encore quand il dit: « Vous voulez vous amuser en société, c'est bien, en mouchant la chandelle vous l'éteignez; des uns disent que vous êtes maladroit, les autres parlent à leur voisine, tout le monde rit, chacun dit la sienne, » à preuve même que j'en ai acheté un de cinq sous, à seule fin de me divertir. — Quel conte me faites-vous là, mon cher, re-



prend l'honorable portier ! M. le marquis ne vend pas de briquets. — Là-dessus je lui conte toute l'affaire. — Allons , je vois ce que c'est , vous vous êtes laissé voler. Je vous conseille d'aller chez le commissaire de police , qui demeure tout près d'ici , et de lui faire votre déclaration ; on parviendra peut-être à découvrir les voleurs , on les arrêtera , et l'on vous rendra vos effets après la procédure , s'ils n'ont pas été vendus ou anéantis. » Je le remerciai de sa complaisance , et je me rendis chez le commissaire. Mais les coquins s'étaient si bien cachés , qu'on ne les retrouva pas , et que j'en fus pour les frais de ma plainte.

Un beau jour que je sortais de la maison du commissaire , tout en déplorant mon malheur par une inondation de larmes , un monsieur vint me frapper sur l'épaule et me dit , « quéque t'as , mon grand garçon ? — Je lui conte mes aventures surprenantes et malheureuses. — J'en suis charmé , qu'il me répond ; je cherche un domestique , et si tu le veux , tu entreras chez moi ; il y a toujours bonne table , bon feu , bon lit , et ja-



mais rien à faire. — Ça me va, alors. — Eh bien, suis-moi. — Là-dessus il me conduit rue de la Lune, dans une maison où l'on ne voyait pas clair; arrivés au sixième, au-dessus de l'entresol, je me mets à faire l'inspection des meubles : sur trois chaises, deux n'avaient que trois pieds, et l'autre manquait de paille. La table était en noyer, c'est vrai, mais il n'y avait rien dessus ; le feu se voyait par la fente de la cloison chez sa voisine la blanchisseuse, et le lit se composait de paille. Enfin, que je me dis, s'il n'y a rien à faire, et si l'on mange bien, ça sera toujours une consolation. Ouiche ! je me lève à cinq heures du matin pour trotter toute la journée comme un dératé. Sur un sou de lait pour mon déjeuner, je suis obligé de nourrir le chat ; mon dîner se compose d'une saucisse de deux sous, et je me couche à deux heures après minuit sur une litière à cochon. A propos de courses, il faut que j'aille porter cette bouteille chez sa mère qui est malade... Voyons que peut-elle contenir?... Ça doit être quelque chose de bon!... pour sa mère... et qui est malade... Si j'y goû-



tais!... je la rebouchierai bien; et puis j'en boirai si peu, si peu, qu'elle ne pourra pas s'en apercevoir... Allons!... (*Il débouche la bouteille.*) Un tout petit, tout petit peu. (*Il en avale une gorgée et regarde la bouteille.*) Il n'y paraît pas... je puis bien en boire encore un peu. (*Il boit de nouveau et regarde encore la bouteille.*) Oh! mais, j'en ai trop bu, cette fois!... comment faire? Si j'y mettais de l'eau?... Non!... si elle en connaît le goût, elle s'en apercevra... Mon dieu, mon dieu!... c'est si bon que je ne pouvais plus m'arrêter... Si je buvais tout!... je dirais à mon maître qu'un chien en courant s'est jeté dans mes jambes, m'a fait tomber, et que la bouteille s'est cassée. C'est cela, c'est bien cela. (*Il boit.*) Voilà du vin qui est excellent, car c'est du vin, j'en suis sûr... (*Il regarde la bouteille et l'égoutte.*) Il n'y en a plus, c'est fini... Et puis s'il me cherche querelle, je m'en irai... (*Peu à peu l'ivresse le gagne.*) Je me ferai nécromancien..., ça n'est pas difficile de dire la bonne aventure. (*Dit-juste, son maître, entre dans le cercle et vient se poser derrière lui.*)



Tiens ! au fait , pendant qu'il n'y est pas , il faut que je m'essaie. Quelle est la personne de l'honorable société qui voudrait me faire le plaisir de prendre une carte ? (*Il en offre , plusieurs personnes en prennent.*) Tirez-les une à une jusqu'à trois , et de la main gauche. (*Il prend les cartes de la première personne.*) Vous avez éprouvé de bien grands malheurs dans votre vie , monsieur ; une dame dont vous ne vous méfiez pas assez , a cherché et cherche encore à vous faire du mal dans l'esprit de vos amis. Mais consolez-vous , elle n'y réussira pas , et l'as de cœur vous promet un prochain mariage ; le sept de pique m'annonce que vous aurez des revers dont vous triompherez difficilement. Le neuf de carreau vous apportera sous peu un héritage qui vous sera contesté : des procès vous empêcheront long-temps d'en profiter ; mais tout finira au gré de vos désirs , car le valet de trèfle , sous l'habit d'un homme de loi intègre , lèvera tous les obstacles , vous fera toucher l'argent , et vous rendra possesseur des terres dont on vou-



lait vous frustrer. (*Au public.*) N'est-ce pas que ça n'est pas trop mal.

DIT-JUSTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Que fais-tu là ?

JANOT.

Je... je m'exerçais, not' maître.

DIT-JUSTE.

Aux dépends de la complaisance de ces messieurs et de ces dames; tiens, maraud ! (*il lui donne un soufflet ; par ricochet, Janot va en appliquer un sur la joue d'un gamin qui fait partie du cercle des curieux*). Eh bien ! que fais-tu encore ?

JANOT.

Rien, not' maître. Vous m'avez fait tourner comme un tonton, et sa joue s'est trouvée sous ma main.

DIT-JUSTE.

Ah ça ! as-tu fait ma commission ?

JANOT.

Oui not' maître. Quand j'dis oui, c'est-à-dire non.



DIT-JUSTE.

Comment, non ! et tu oses me le dire.

JANOT.

Ne vous fâchez pas, not' maître.

DIT-JUSTE.

Voyons, parle ! cette bouteille de vieux Bordeaux que je t'avais donnée...?

JANOT.

Dam ! not' maître, ça n'est pas ma faute. Y a un chien qui m'a passé dans les jambes, et qui m'a fait tomber.

DIT-JUSTE.

Tais-toi, ton haleine me prouve que tu mens. Il faut aller de suite chez un médecin, car ce vin était empoisonné, et si tu n'as pas de prompts secours, dans une heure tu seras mort.

JANOT.

Vous dites ?

DIT-JUSTE.

Mort !

JANOT.

Oh ! là ! là ! oh !... oh ! là, là !



DIT-JUSTE.

Eh bien , qu'as-tu donc ?

JANOT.

Ah ! ah ! j'ai la colique ; ça me tort le ventre et l'estomac. Oh ! oh !...

DIT-JUSTE.

Allons, calme ta frayeur. Ton infidélité n'aura pas cette fois de suites fâcheuses ; mais ne recommence pas , car je chercherai encore à t'éprouver, et tu pourrais ne pas t'en tirer aussi bien (*Au public.*) Maintenant, messieurs et mesdames, permettez-moi de réparer les sottises de cet imbécille ; je ne veux rien pour cela. Non, messieurs, c'est bon pour ces diseurs de bonne aventure, qui vont dans les foires faire une moisson de pièces de deux sous. Je me nomme Dit-juste, connu dans toute la France et dans les pays étrangers, comme élève du fameux Moreau. Nécromancien et chiro-mancien, je ne prévois pas seulement l'avenir ; je rappelle le passé, je parle du présent. C'est alors, messieurs, c'est alors qu'on peut



voir si je dis la vérité. Si je ne mets pas le doigt sur la plaie douloureuse, si je ne dis pas les joies ou les chagrins que vous avez éprouvés, si je ne vous montre pas les machinations perfides auxquelles vous êtes en butte, en vous indiquant les moyens de les déjouer; entrez dans ce cercle, et devant l'honorable société qui m'environne, traitez-moi d'ignare, de fourbe, d'imposteur, je l'aurai mérité !!! Si au contraire j'ai frappé juste, si vous êtes satisfait, dites-le à vos voisins, à vos amis; c'est un service que vous leur rendrez, car un avis, un conseil, peut souvent empêcher les procès, la ruine, le déshonneur! Voulant faire profiter tous mes concitoyens des faibles talens que j'ai reçu de la nature, avant mon départ pour l'Italie, où je suis attendu, j'ai mis le prix du petit jeu à cinquante centimes ou dix sous, au lieu de trente sous que j'ai pris jusqu'à ce jour, et le grand jeu à deux francs au lieu de vingt francs qu'on m'a toujours payés. — Janot, sers ces messieurs et ces dames.



## ARGUMENT DE LA GRAVURE

### DU DISEUR DE BONNE AVENTURE.

—

Janot, le domestique du tireur de cartes, vient de faire une parade qui a rassemblé autour de lui un assez grand nombre de curieux; il en a profité pour distribuer les cartes en promettant de dire gratis la bonne aventure à ceux qui voudront bien en accepter; la tâche est trop forte pour lui, il ne sait dire que des sottises. Mais son maître est arrivé, il lui fait le reproche de n'avoir pas su profiter de ses leçons, et a voulu dédommager de leur complaisance les personnes qui se sont prêtées à cet essai; en effet, il traite du présent et de l'avenir; mais ce qu'il rappelle ou promet est bien vague, le *petit-jeu* n'en dit pas assez; il a su pourtant piquer la curiosité de manière à faire désirer le *grand-jeu*. Janot offre donc les cartes qui doivent dévoiler tous les secrets. Un jeune soldat qui espère sans doute que la nécromancie trouvera un bâton de maréchal dans sa giberne ou les galons de caporal dans sa bonne tenue, s'est empressé d'en prendre, et il ouvre le plus possible ses oreilles et ses yeux, afin de ne point perdre une seule des paroles débitées par le Chiromancien. Comme on ne doit payer *que si l'on est satisfait*, une jeune bonne qui a sans doute des raisons pour attendre tout de l'avenir, accepte l'offre qui lui est faite par Janot.

Le carton qu'on voit sous le bras de l'un des petits garçons qui écoutent, atteste assez qu'il fait l'école buissonnière. Pauvre enfant! la Nécromancie est une science assez certaine pour lui prédire une punition que ce méfait sait du reste lui mériter.











RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

PAILLASSE.

N'saute point z'a demi,  
Paillasse, mon ami,  
Saute pour tout le monde;

(BÉRANGER.)

Quelle place assigner à ce personnage dans les fastes *des arts libéraux* que nous offrons aujourd'hui au public. Faut-il supposer que les Batalores ou Bateleurs ont les premiers créé ce rôle, mélange du Janot et du Pierrot? Le théâtre de la foire nous a-t-il transmis ce personnage?

Le nom de Paillasse aurait dû alors en remplacer un autre, car il ne peut dater que des premiers temps de la fabrication de cette toile à carreaux bleus et blancs disposés en damier, que nos grands-pères croient avoir créée dans sa nouveauté. On est donc porté à croire que ce



rôle est une création informe due à nos trétaux des boulevarts et composée en quelque sorte par les saltimbanques de toute espèce.

Véritable salmigondis de la poétique des carrefours, on trouve dans le Paillasse la niaiserie du Janot, la désinvolture du Pierrot, l'adresse du jongleur, le but du charlatan. La seule chose qu'on lui doive réellement, c'est d'avoir importé, quoique défigurés, les exercices gymnastiques des Grecs; car il ne faut pas chercher à se le dissimuler, ses *tours de force*, ont donné à nos instituteurs l'idée de renouveler les Grecs en tirant parti de la souplesse de notre enfance pour l'approprier au développement de notre force physique.



# PAILLASSE.

~~~~~  
Monsieur, Madame et le Petit GRAS-BOYAU, Musiciens, une Clarinette et une Grosse-Caisse.

MADAME GRAS-BOYAU.

Voyons, M. Gras-Boyau, saluez poliment ces Messieurs et ces Dames, et dites leur ce que vous venez faire sur cette place.

M. GRAS-BOYAU.

Hé! hé! hé! comment qu'il faut s'y prendre pour saluer poliment?

MADAME GRAS-BOYAU.

On tire la jambe en arrière en inclinant légèrement le corps en avant.

M. GRAS-BOYAU.

Est-ce qu'ils voudront.

MADAME GRAS-BOYAU,

Tout le monde aime la politesse, les dames surtout,

M. GRAS-BOYAU.

Mais si je les fais tomber?

MADAME GRAS-BOYAU.

On ne recule pas tellement la jambe....

M. GROS-BOYAU, *s'adressant à une dame.*

Votre pied, s'il vous plaît. (*La dame se recule.*)
Là, je vous l'avais bien dit, *elle* ne veut pas.

MADAME GRAS-BOYAU.

On ne dit pas *elle* ne veut pas; cela n'est point
z'honnête. On dit cette dame ne veut pas.

M. GRAS-BOYAU.

Eh ben ! cette dame ne veut pas.

MADAME GRAS-BOYAU.

Imbécille ! je ne t'ai pas dit d'aller tirer la
jambe des messieurs ni des dames; je t'ai dit
de les saluer comme ça, (*elle salue.*) Messieurs
et Mesdames, nous allons avoir l'honneur de
faire devant vous des tours de force que vous
ne verrez exécuter que par nous seuls. Cet en-
fant, âgé de quatre ans,....

M. GRAS-BOYAU.

Et huit jours.

MADAME GRAS-BOYAU.

Commencera par les équilibres sur les pieds, les mains et la tête; il continuera par le grand-écart et les sauts périlleux. J'exécuterai ensuite tous ces exercices, et M. Gras-Boyau, monté sur cette échelle, dansera sur des œufs sans les casser.

M. GRAS-BOYAU, *contrefaisant sa femme.*

Sans les casser.

MADAME GRAS-BOYAU.

Enfin, messieurs et mesdames, je terminerai ces exercices en portant 500 livres et trois hommes sur mon ventre, ayant la tête et les pieds appuyés seulement sur deux chaises. Ce tour que l'on a surnommé l'incomparable n'a jamais été exécuté que par moi seule. Mais, messieurs et dames, n'oubliez point nos faibles talents; voici notre petit bureau de recette (*elle place une boîte au milieu du cercle*). Ayez du courage à la poche et nous en aurons dans les reins;

nous recevons tout ce qu'on veut bien nous donner : depuis un liard jusqu'à vingt francs en passant par les écus de six francs rognés, nous ne sommes pas difficiles.

(Pendant ce discours, Paillasse s'est occupé de faire tenir son échelle en équilibre, en mettant des brins de paille contre les pieds.)

MADAME GRAS-BOYAU, pousse l'échelle qui tombe sur le nez de son mari ; celui-ci tombe à son tour et reste assis.

Que fais-tu là , imbécille !

M. GRAS-BOYAU.

Vous le voyez bien, je me repose.

MADAME GRAS-BOYAU.

Voyons relève-toi, tu vas nous aider à tout disposer. Si je suis contente de toi, je te donnerai de l'argent pour aller boire.

M. GRAS BOYAU.

Fameux ! fameux !

MADAME GRAS-BOYAU.

Mais tu vas nous imiter et faire de ton mieux.

M. GRAS-BOYAU.

Soyez tranquille. Je vous ai déjà vu faire, ça n'est pas difficile.

MADAME GRAS-BOYAU.

Voyons.—La culbute !

(Madame Gras-Boyau et son fils font la culbute ; Paillasse veut faire de même , mais il ne peut y parvenir.)

M. GRAS-BOYAU, *la tête sur le tapis, il lève une jambe puis l'autre.*

Madame Gras-Boyau !

MADAME GRAS-BOYAU.

De quoi, mon ami ?

M. GRAS-BOYAU.

Faites-moi le plaisir de me lever la jambe droite, *(elle lève la jambe droite)*, non, la gauche, *(elle lève la jambe gauche, l'autre retombe)* non, la droite, *(même jeu)* non, la gauche.

MADAME GRAS-BOYAU.

Ah ça ! est-ce bientôt fini ?

M. GRAS-BOYAU, *se relevant.*

Dame ! vous ne comprenez pas. Vous levez la jambe droite, c'est très-bien, mais il faut la tenir pour qu'elle ne retombe pas. (*Il remet sa tête sur le tapis.*) Y êtes-vous ?

MADAME GRAS-BOYAU.

Oui !

M. GRAS-BOYAU, *se relevant encore.*

Oh bien , moi , je n'y suis pas.

MADAME GRAS-BOYAU.

Ah ça , te moques-tu de moi ?

M. GRAS-BOYAU,

Non, ça n'est pas ça. Dites donc, la bourgeoise, si je mettais une table ou une chaise contre mes jambes pour les soutenir ?

MADAME GRAS-BOYAU.

Imbécille, cela ne serait plus un tour de force, tout le monde pourrait en faire autant.

M. GRAS-BOYAU.

Ah !... eh ben , alors faites ce que je vous ai

dit. (*Il remet sa tête sur le tapis. Madame Gras-Boyau lève une jambe qu'elle tient en équilibre près de l'autre.*) C'est cela, ça va très bien. (*Madame Gras-Boyau lâche les deux jambes, et Paillasse va tomber sur le dos.*) En voila un bon tour, heim ? j'ai joliment tourné !

MADAME GRAS-BOYAU.

Allons relève-toi, imbécille, et regarde comment nous nous y prenons , pour mieux faire à l'avenir. Messieurs et mesdames, n'oubliez pas les faiseurs de tours , s'il vous plaît. Il ne faut qu'une seule personne qui commence pour encourager les autres. (*On jette quelques sous.*)

M. GRAS-BOYAU, (*se jetant à plat-ventre et mettant la main sur une pièce de monnaie.*)

Mam'Gras-Boyau !

MADAME GRAS-BOYAU.

Eh bien , que veux-tu encore ?

M. GRAS-BOYAU.

Je tiens un mâle.

MADAME GRAS-BOYAU.

Imbécille ! c'est une pièce de deux sous.

M. GRAS-BOYAU.

Eh ben, c'est-ça. Les sous sont les femelles et les liards les petits enfants.

MADAME GRAS-BOYAU.

La sirène. (*Elle exécute ce tour.*)

M. GRAS-BOYAU.

Six ou sept, je n'y tient pas.

MADAME GRAS-BOYAU.

Le saut de carpe. (*Elle exécute le tour et se relève*). A ton tour, paillasse.

M. GRAS BOYAU.

Dites-donc, Mame Gras-Boyau, je ne suis pas fort sur la sirène. Est-ce que vous ne pourriez pas me trouver autre chose ?

MADAME GRAS-BOYAU.

Fais le saut de carpe.

M. GRAS-BONAU.

Dam ! à vous parler franchement, je préférerais faire le saut de l'ablette.

MADAME GRAS-BOYAU.

L'ablette ne saute pas, imbécille ; elle nage dans l'eau et se tortille sur terre.

M. GRAS-BOYAU.

C'est ça, j'aime mieux me tortiller ; ou bien ne rien faire.

MADAME GRAS-BOYAU, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, paresseux, porte cela à la cuisine.

M. GRAS-BOYAU.

J' dirai qu'on vous le fricasse pour votre dîner ; gare les indigestions.

MADAME GRAS-BOYAU, *continuant ses tours.*

Le grand écart. (*Elle exécute ensuite différens tours de force.*) Maintenant la danse sur l'échelle. Allons, paillasse, à ton tour.

M. GRAS-BOYAU.

Dites donc, Mame Gras-Boyau, si j'allais faire une omelette sans beurre, la poussière servirait de poivre. (*Il monte sur le premier échelon, et fait aller l'échelle en avant et en arrière ; il monte ensuite sur le second, le troisième et le quatrième échelon, en faisant le même jeu.*) Oh ! la bourgeoise, si vous voyiez tout ce qu'on découvre là-bas dans le lointain !

MADAME GRAS-BOYAU.

Les tours Notre-Dame, le Panthéon, les Invalides, sans doute ?

M. GRAS-BOYAU.

Oh ! bien mieux que cela.

MADAME GRAS-BOYAU.

Hé ! que vois-tu donc ? (*Elle s'approche de lui.*)

M. GRAS-BOYAU.

Tenez, là-bas, là-bas. (*Il éternue*). Ah ! ah ! p'sitt !

MADAME GRAS-BOYAU.

Malpropre ! tu ne peux te détourner, afin de ne point cracher sur la figure des gens ?

M. GRAS-BOYAU.

Dam, ça n'est pas ma faute. Pourquoi venez-vous mettre votre figure sous mon nez.

MADAME GRAS-BOYAU.

Voyons, imbécille, dépêche-toi. (*M. Gras-Boyau paraît faire de grands efforts pour parvenir à faire quelques pas avec son échelle, mais*

bientôt il saute et arrive à l'endroit où sont placés les œufs ; à chaque saut il pousse l'exclamation Ah ! comme quelqu'un content de soi-même.)
Courage , mon ami paillasse.

(M. Gras-Boyaux saute plusieurs fois auprès ou dans l'espace qui s'épare les œufs , sans les casser)

MADAME GRAS-BOYAU.

Allons, c'est très bien. *(M. Gras-Boyaux va prendre ce qu'il y a de monnaie dans la sèbille, et ramasse les sous qui sont par terre).*

Eh bien ! que vas-tu faire ?

M. GRAS-BOYAU.

Vous m'avez dit que si vous étiez contente de moi , vous me donneriez de l'argent pour aller boire ; je me sers. *(Mame Gras-Boyaux veut reprendre l'argent.)* Vous n'avez pas besoin de compter allez, je prends tout, vous aurez le reste.

MADAME GRAS-BOYAU.

Malheureux ! et tes enfans et ta femme ?...

M. GRAS-BOYAU.

Quand j'ai bien bu et bien mangé, ils ne doivent avoir besoin de rien.

MADAME GRAS-BOYAU.

Voyons, donnez-moi cet argent. — Messieurs et Mesdames, je vais continuer par le tour incomparable qui consiste à porter sur mon ventre cinq cents livres et trois hommes des plus patauds de la société. (*Elle va demander à plusieurs hommes d'entrer dans le cercle, tous refusent*). Il est inconcevable que dans un nombre aussi conséquent de personnes qui m'environnent, j'en en puisse pas trouver trois assez obligeantes pour me rendre ce service. Messieurs les militaires, qui sont si aimables ne me refuseront pas, j'en suis sûre. (*Une douzaine de tourlourous entrent dans le cercle.*) Braves soldats, il ne m'en faut que trois. (*Tous se retirent; elle en désigne trois qui rentrent aussitôt.*) Ces aimables fantassins sont gros et lourds comme des bœufs; c'est pour cela que je les ai choisis. Nous allons commencer tout à l'heure.

M. GRAS-BOYAU.

En attendant, je vais m'amuser un peu. (*Il va auprès d'un enfant.*) Dis-donc, gamin, sais-

tu bien jouer au billes ? (*L'enfant fait un signe affirmatif. En lui faisant cette question paillasse se retourne , mouille son doigt de salive , et le pose sur un morceau de papier qu'il vient de déployer*) Nous rirons joliment tout à l'heure. (*Au gamin.*) Viens , alors , nous allons faire une partie. Tiens ! qu'as-tu donc au cou ? (*Il y pose le doigt qu'il vient de charger de poudre.*) Ce n'est rien, va , c'était une petite bête qui se promenait sur la grosse. (*Au public.*) Nous allons rire ! (*Au gamin.*) Ainsi, tu sais jouer à la fouillouse , au pot , à la tapette ?

LE GAMIN, *tout en frottant son cou.*

Oui monsieur.

M. GRAS-BOYAU , *prenant l'enfant par le bras et lui mettant encore de la poudre.*

Eh bien ! tu vas me prêter des billes, et nous ferons une partie.

LE GAMIN, *se grattant alternativement le cou et le bras.*

Je n'en ai pas.

M. GRAS-BOYAU *riant.*

Ah çà ! est-ce que tu as une légion de puces ?

LE GAMIN, *se grattant toujours.*

Non monsieur.

M. GRAS-BOYAU *au public.*

Hein ! comme il travaille ! Bien , mon ami , bien , continue toujours. Rien n'est agréable comme cette poudre , la poudre de Pathagon , hé ! hé ! On est dans un bal , on veut s'amuser , c'est bien ; on va inviter une demoiselle , on a le soin de se mettre un peu de poudre aux doigts , bon ; les musiciens crient en avant deux ; vous prenez la main de votre danseuse , et crac ! Vous faites semblant d'arranger sa collerette , et v'la qu'un instant après elle est comme le jeune amateur que vous voyez là. (*Il imite quelqu'un qui se gratte .*) Un soldat a pour camarade de lit un mauvais coucheur qui l'empêche de dormir , il se dit : c'est bon , va , tu me le paieras ! Là-dessus on prend un paquet de poudre qu'on sème dans les draps à la place du voisin incommode. Toute la nuit il se retourne et se gratte ; et plus il se gratte et plus cela le démange. Je pourrais citer mille bons tours sem-

blables; mais l'intelligence des acheteurs y suppléera. Vous me demanderez : mais tes paquets coûtent-ils bien cher ? Pas du tout , messieurs , un sou ! et avec un paquet on peut s'amuser pendant huit jours sans boire ni manger. Vous voyez que c'est très économique. Parlez ; messieurs et dames, faites-vous servir. Aussitôt après, Mam'e Gras-Boyau portera sur son ventre les cinq cents livres et les trois hommes qui attendent.

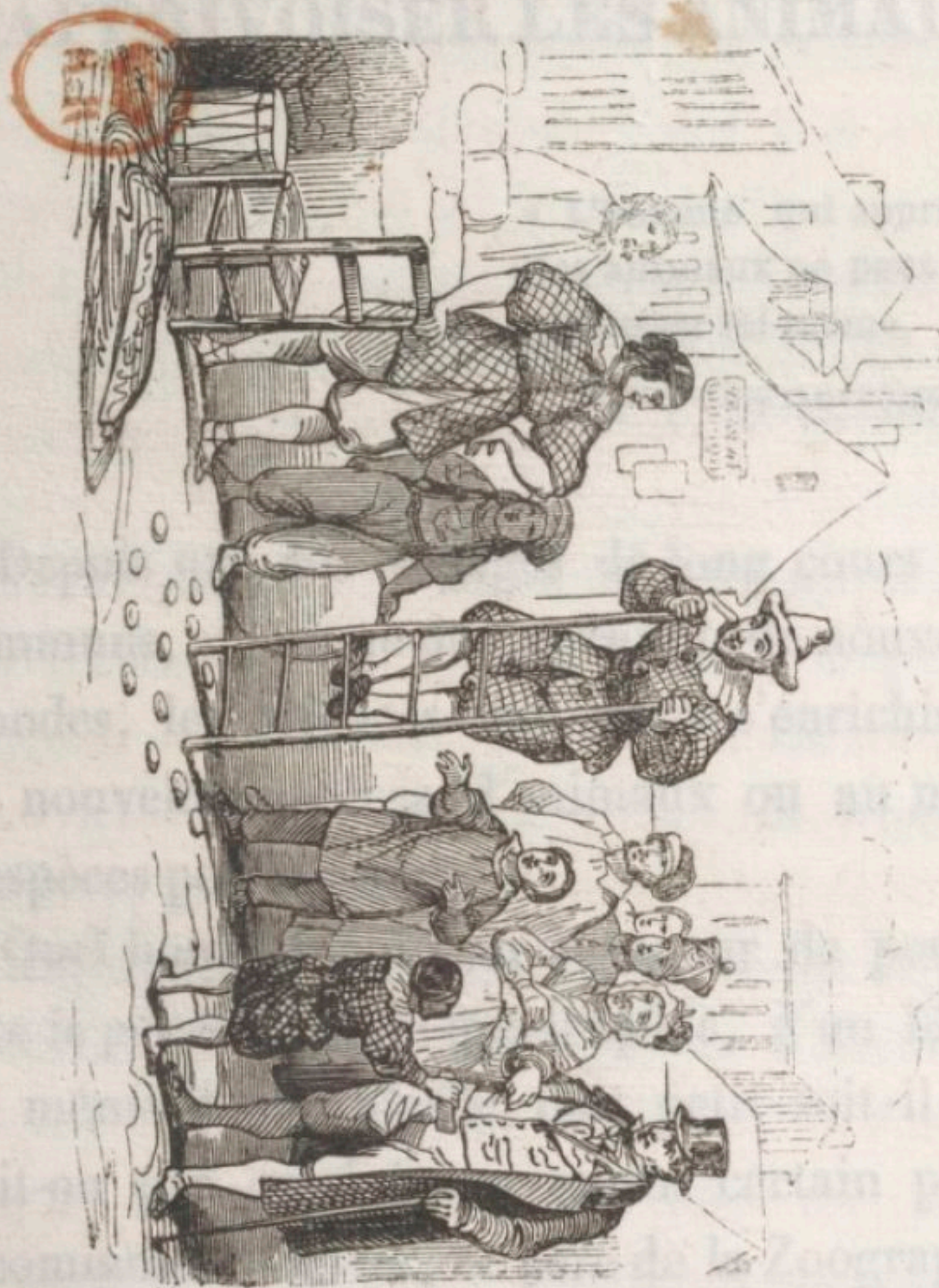
(*En effet , après la vente des paquets de poudre, Madame Gras-Boyau exécute le tour promis, à la grande satisfaction des amateurs.*)

ARGUMENT

DE LA GRAVURE DE PAILLASSE.

Quelques personnes se sont assemblées pour voir les tours de force de la famille Paillasse. M^{me} Gras-Boyau a déjà exécuté une partie des siens. Monsieur Gras-Boyau commence son exercice d'équilibre. Chacun croit voir l'échelle écraser les œufs; mais l'adresse de Paillasse y met bon ordre.

Un enfant placé derrière M^r Gras-Boyau, et qui n'a sans doute pas encore vu ses tours surprenants, craint une chute et étend les mains pour le retenir. Pauvre enfant ! il ne connaît pas toute l'agilité du faiseur de tours, il ne sait pas encore que M. Gras-Boyau, placé sur son échelle, est plus solide que bien des potentats.





RECHERCHES

SUR LA MANIÈRE

D'APPRIVOISER LES ANIMAUX.

« L'homme qui apprivoise
« les animaux ne peut s'ap-
« privoiser lui-même.

(SAINT-CHRYSTÔME.)

Depuis que les voyages de long cours sont communs, si l'on ne découvre plus de nouveaux mondes, les sciences naturelles s'enrichissent de nouvelles espèces d'animaux ou au moins d'espèces peu connues.

Quel bonheur pour un voyageur de pouvoir être le *parrain* d'un quadrupède, d'un bipède ou même d'un volatile, tant petit soit-il ! Ne doit-on pas aussi éprouver un certain plaisir à commenter Cuvier, ce père de la Zoographie ; de pouvoir écrire : il a dit vrai ; il s'est trompé, telle espèce n'est point rare, ou elle ne l'est que dans telle contrée ?

Soit amour de la Zoologie, soit amour propre de voyageur, la science y gagne beaucoup, et nous possédons maintenant des données certaines sur les habitudes et le caractère d'un grand nombre d'animaux. Grâce à ces observations, les soins et la patience ont souvent triomphé d'un naturel féroce, et l'on voit quelquefois, de nos jours, des Lions, des Éléphants, des Tigres, manger dans la main de leur Cornac comme des animaux domestiques.

Que pourrions-nous ajouter pour servir de preuve après avoir cité le fameux Martin? Tout le monde se rappelle sa ménagerie du boulevard Bonne-Nouvelle. Tout le monde se resserre dans ses vêtements, retient sa respiration, et tremble encore au souvenir du spectacle offert par cet étonnant apprivoiseur au théâtre de Franconi. On le voit dans la cage de fer, debout auprès des lions, les tenir à ses pieds par la seule puissance d'un signe; on craint pour les jours du maître au plus petit mouvement de ces animaux; mais un geste, plus impératif que le premier, les oblige bientôt à courber leur noble tête et

la force morale l'emporte encore dans cette circonstance sur la force physique.

Il y a peu , ou plutôt il n'y a point d'appri-voiseurs d'animaux pouvant égaler Martin; ceux qui montrent des Serpents Boa *doux comme des moutons*, ont le soin d'arracher tous les deux ou trois mois au plus les crochets à venin qui les rendent dangereux. Que pourrait-on retirer au Lion pour anéantir sa force? L'absence de nourriture le rendrait plus farouche. Pourrait-on sans de grands dangers lui arracher les dents? et dans ce cas encore la force musculaire de ses mâchoires parviendrait sans peine à broyer les os de l'imprudent qui lui abandonnerait un de ses membres. Quel moyen employer pour se préserver de la patte de cet animal qui n'a besoin que d'un coup pour enfoncer le crâne épais d'un Buffle? Il faut donc, pour apprivoiser le Lion, un grand fonds de bonté et de patience, une force de volonté à toute épreuve et surtout une juste sévérité.

La faim est le seul moyen d'apprivoiser l'Éléphant. A une certaine époque, de l'année lors-

qu'il se détache de la troupe dont il faisait partie, les naturels du Bengale conduisent deux éléphants privés à l'endroit d'où partent les rugissemens, ceux-ci vont au devant de l'animal qui, ne doutant pas qu'ils sont comme lui habitants des forêts, ne tarde pas à faire route avec eux. Bientôt les animaux privés se placent aux côtés de l'animal sauvage et s'efforcent de détourner son attention; les Cornacs se glissent alors doucement derrière lui, l'amarrent solidement par les pieds au tronc de l'arbre le plus voisin, et le laissent dans cet état aux prises avec la faim qui sait bientôt le rendre traitable. Lorsqu'il est complètement épuisé, les Cornacs, aidés des deux traîtres, viennent le chercher pour le conduire à la ville; malheur à lui s'il lui prenait en chemin la fantaisie de faire le rebelle, les coups de trompe de ses camarades feraient promptement justice de son incartade et le forceraient à rentrer dans le devoir; mais il n'a souvent pas la force d'être méchant. Il s'habitue promptement ensuite à sa nouvelle condition.

L'Ours est plus difficile à prendre; les ruses

n'ont pas cours auprès de lui. Pour parvenir à s'en rendre maître, il faut le saisir à la mamelle et le nourrir de manière à étouffer en lui cette voracité qui le rend redoutable; cependant, et malgré tout le soin qu'on pourrait prendre de son éducation, l'Ours ne fera jamais un animal domestique. Un écrivain anglais raconte à ce sujet le fait suivant :

Un de ses amis, capitaine d'un vaisseau marchand, avait fait voile pour l'Amérique; au moment de toucher au but de son voyage, il fut jeté par une tempête sur une des côtes du nord et forcé d'y rester quelques jours pour qu'on fit au bâtiment les réparations nécessaires. Malheureux de son oisiveté, il chercha un moyen pour utiliser dignement son temps et s'arrêta au projet de donner la chasse aux ours. Quoique les chasseurs, tous vigoureux et adroits, fussent au nombre de huit, on lutta long-temps avant d'avoir la victoire sur une ourse qui était suivie de deux oursons très jeunes. La vue des petits léchant les plaies de leur mère éveilla dans le cœur du capitaine une certaine com-

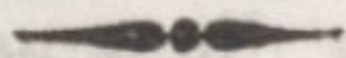
passion qui le porta à se charger d'un de ces petits orphelins.

Trois ans s'étaient écoulés depuis cette chasse, et le petit ourson, tout en prenant de la force, n'avait point pour cela perdu de sa douceur. C'était un gros chien que les gens de l'équipage caressaient à l'envie, et quand le capitaine revenait à Londres, son ours, qu'il nommait *Tom*, était un camarade que ses enfans revoyaient avec plaisir.

Un jour que le capitaine rentrait en famille, on voulut célébrer dignement son retour en faisant un repas splendide, et déjà le boucher venait d'apporter et d'étaler sur les tables de cuisine les morceaux de viande qui devaient servir aux *bœuf steaks* et *roast bœuf*, lorsque *Tom* se jeta dessus avec un regard dans lequel brillait la férocité. La vue des chairs saignantes avait rappelé son naturel. Le capitaine comprenant tout le danger qu'il y aurait désormais à vivre avec un hôte semblable, se saisit du couteau du garçon boucher, passa doucement derrière l'ours, et après avoir bien mesuré ses dis-

tances, entra la lame au nœud de la gorge de l'animal qui cessa bientôt d'exister.

Cependant on rapporte que dans la maison d'un des princes de Radziwill, assez connu par ses bizarreries en Pologne et à Paris, on voyait les ours remplissant à table les fonctions de laquais. On doit penser que ce genre de service n'aiguissait pas toujours l'appétit des convives.



LA MENAGERIE.

JANOT sonne un air de trompette qui fait arrêter les passans , ensuite il se met à chanter :

Ah ! j'ai vu, j'ai vu !

— Compère, qu'as-tu vu ?

J'ai vu une anguille

Qui coiffait sa fille

Pour la marier.

— Compère, vous mentez.

Mon dieu, mon dieu, j'suis-t-y gai, j'suis-t-y résouds aujourd'hui ! Ah ! dam, aussi c'est qu'j'ai reçu une lettre de mon père, qui m'a été apportée dans un pot de beurre. La v'là, c'te lettre. (*Il l'ouvre et la frotte de sa manche droite.*)

« Mon cher petit Bétinet, — c'est un petit nom d'amitié qu'on me donnait dans le pays, parce que j'étais tout plein drôle, — si je mets la main
« à la plume pour t'écrire la présente, c'est à fin
« de nous informer de ta santé ; quant à la

« nôtre elle est très bonne , si n'est ta mère qui
« a une taie sur les yeux ; ta sœur Malon qui
« s'a cassé une jambe , et not' vache la rousse
« qui vient de véler. Moi j'n'ai que ma paralysie
« qui ne me laisse que la jouissance du bras
« droit, dont à cause que je suis content, vu
« qu'ça me laisse la valissance de pouvoir boire
« à leur santé de mon petit vin de la Côte-Patu,
« ainsi qu'à la tienne.

« Plus rien à te marquer, sinon que tu m'en-
« voie un bonnet de soie de coton de laine
« *noirte*, par l'occasion de ton cousin Bourdi-
« dou, qui me fera beaucoup de bien sur la tête
« dans les gelées *qui* fait si froid. Ta marraine a
« vendu sa truie, que c'est bien chagrinant,
« à cause que le cochon, mon pauvre Bétinet,
« est à vil prix.

« Nous finissons en t'embrassant du plus
« profond de mon cœur, et sommes pour la vie
« tes père z'et mère,

« JEAN GODINOT. »

En voilà-t-il, de ces nouvelles ! s'ils savaient

chez nous tous les malheurs qui me sont arrivés depuis que j'suis dans Paris, ils pleureraient joliment. En arrivant, je vais me loger dans un hôtel de la rue Vide-Gousset; des gens obligeans font le déménagement de mes effets en mon absence. Je demande une place à un passant, il m'envoie place Vendôme; j'entre enfin chez un maître qui me promettait de bons gages: mais ouiche, ça n'a jamais été pour moi des gages touchés. Voyant que le guignon me poursuivait, je cherche à me marier pour faire tourner la chance; je m'adresse à une blanchisseuse; mais elle n'était jamais prête, il fallait toujours que je repasse. Je m'adresse à la fille d'un tailleur; celle-là, quand je lui eus dit ce que je voulais, elle me répondit que je faisais un trop vilain patron. Ma foi! que je me dis, en m'éloignant de la fille du tailleur, il paraît que je n'ai pas le fil. Voyant que je n'étais pas dans de beaux draps, un charbonnier m'offrit d'entrer chez lui. Alors je n'étais pas blanc! une partie de la journée il fallait que je porte des sacs sur le dos, et le restant, que je fende du bois. Lassé de ne

pas avoir un moment de repos, je jetai un beau jour le manche après la cognée, et je dis au maître que cela ne pouvait pas durer ainsi : il se mit dans une grande colère et me menaça de me battre. Décidément, me dis-je, d'un sac à charbon l'on ne peut pas tirer de farine : il faut encore changer. J'entrai chez un marchand de volailles, croyant que les alouettes allaient me tomber toutes rôties dans le bec ; mais je fus forcé d'en quitter bientôt. Je pense qu'il n'y a rien de mieux qu'un état, et je me fais garçon boulanger ; je gagnais bien ma vie, mais comme il fallait payer souvent à boire aux camarades, je me vis incessamment dans le pétrin. Décidément, me dis-je un jour, je ne pourrai rien mettre de côté ; toujours geindre, ça ne me va pas, quittons la boulangerie. Heureusement un apprivoiseur d'animaux m'offrit de me prendre à son service. D'être entré là, ça n'est pas si bête, bien nourri, bien logé, bien entretenu et rien à faire que le caca à retirer des boîtes ou des cages, et comme on ne leur donne pas beaucoup à manger, il n'y a pas grand' chose.

LE MAITRE DE JANOT, *paraissant en ce moment.*

Que parles-tu de manger ? Ne serais-tu pas content à mon service ?

JANOT.

Si, si, si, not' maître. Je parle des bêtes.

LE MAITRE.

Les bêtes et toi, mon ami, c'est la même chose.

JANOT.

Ah ! par exemple ! ça vous plaît à dire, not' maître. Car vous savez que lorsqu'ils ont beaucoup mangé ils sont plus méchants.

LE MAITRE, *avec emphase.*

C'est tout le contraire, mon cher Bétinet. L'animal qui n'a pas sa suffisance, reprend bientôt son naturel méchant et carnassier ; et, faute-d'alimens, se jette sur la main bienfaisante qui lui donne sa nourriture. C'est, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, l'histoire de l'homme en abrégé : riche, il est souvent bienfaisant ; pauvre, il est toujours criminel ; car, lors même qu'il ne le serait pas, il le serait encore,

vu que le premier vice est la pauvreté. Mais as-tu annoncé à ces messieurs et à ces dames le spectacle curieux et extraordinaire que nous aurons l'honneur d'offrir aujourd'hui à leurs regards ?

JANOT.

Ma foi non ! je prends toujours le Pélican pour un Hippopotam, et le Jaguar pour un Crocodile.

LE MAITRE.

Imbécille ! tu ne pourras donc rien faire de ta vie ! — Messieurs et Mesdames, c'est pour avoir l'honneur de vous offrir le spectacle le plus curieux, le plus surprenant, le plus extraordinaire, que vous ayez jamais vu. C'est la ménagerie complète des animaux recueillis dans ses nombreux voyages par votre serviteur. Tous les animaux qui vous ont été montrés jusqu'à ce jour, étaient empaillés ou conservés dans de l'esprit de vin. Ici, messieurs, tout est vivant ! et cependant la plus grande partie est composée d'animaux féroces et amphibies. Vous y verrez d'abord le grand serpent *Boa constrictor*. Cet

animal , recueilli sur les côtes de l'Afrique , avale en un instant tout ce qui se trouve sur son passage , hommes ou animaux : les singes et les lapins sont les plus petits morceaux de son repas. Lorsqu'il trouve un ennemi digne de lui , il l'enveloppe dans mille nœuds , lui fait craquer les os avec fracas et l'étouffe ; il roule ensuite sa victime contre un arbre , et pétrit , alonge les chairs , en les inondant de son infecte bave pour faciliter leur engloutissement dans son gosier dilaté. On peut suivre au travers de la peau du Boa les cornes de l'animal qui lui a servi de pâture.

Vous y verrez aussi le Jaguar connu généralement sous le nom de Panthère d'Amérique. Cet animal , vorace et carnassier , est la terreur des autres animaux , et particulièrement des Gazelles ; rien ne peut résister à son adresse , et l'Ali-gator lui-même , ce crocodile du nouveau monde que vous voyez sur ce tableau , est souvent sa victime. Il est vrai de dire que le combat finit toujours par la mort des deux combattans ; car le Jaguar , qui sait qu'il attaquerait vainement l'al-

ligator sur toutes les parties de son corps où il est couvert d'une cuirasse d'écailles , s'élance sur la tête de cet animal et lui enfonce ses griffes dans les yeux. Mais l'alligator aveuglé plonge aussitôt ; tous deux disparaissent alors et sont noyés. Vous voyez ici ce combat surprenant.

Plusieurs sortes d'animaux rares dans ces contrées, et méritant l'attention du connaisseur, sont renfermées dans ma ménagerie. Il y a le Paca ou cochon de lait du Brésil, le Kinkajou ou Coati , tenant à la fois de l'Ours, de la Fouine et du Singe, le Maki brun, Singe peu connu dans l'Europe, et le Muge ou poisson volant.

Vous y verrez encore , Messieurs et Dames, le Grand Pélican blanc. Il ne se perce pas la poitrine pour nourrir ses petits , comme on vous l'a dit jusqu'à ce jour ; non ! messieurs ; et j'abuserais étrangement de votre bonne foi, si je vous faisais de semblables contes. La tendresse de ces oiseaux pour leur famille est bien réelle, mais elle ne va pas jusqu'à s'ouvrir le flanc. Cet animal , curieux par la poche qu'il a sous le bec, se sert

de cette poche pour macérer les poissons qu'il pêche pour sa nourriture.

Mais, messieurs, ce que vous verrez de plus étonnant, de plus surprenant, de plus extraordinaire, c'est le fameux serpent de mer l'Anacandaïa doré. Cet animal, péché à Surinam, n'est à Paris que depuis peu de jours; il a trente pieds de longueur, et son corps est aussi gros que la cuisse de l'homme le plus fort de la société. C'est le premier serpent de mer que l'on ait vu à Paris

Cependant, messieurs, nous n'augmenterons pas le prix des places, que nous avons mis à la portée de tout le monde. Entrez, Messieurs et Dames, entrez dans cette enceinte, et si vous ne voyez pas tout ce que je vous ai dit, si les animaux ne sont pas vivans, traitez-moi d'imposeur. Mais si vous êtes satisfaits, vous paierez en sortant la simple bagatelle de deux sous par personne; les enfans et les militaires ne donneront qu'un sou. Allez, suivez le monde, deux sous après avoir vu.

Janot et son maître continuent à crier : En-

trez , messieurs et dames , suivez le monde ! ça ne coûte que deux sous après avoir vu ! Il faudrait ne pas avoir deux sous dans sa poche pour se priver de ce plaisir.



ARGUMENT

DE LA GRAVURE DE LA MÉNAGERIE.

Janot, par ses lazzi ; a rassemblé les curieux. M. Matamore arrive ensuite, continue la parade, et fait la description des animaux *rare*s et *curieux* que renferme sa ménagerie. Les écouteurs, qui se sont d'abord dilaté le cœur aux contes du valet, prêtent une oreille attentive au récit fait par Matamore, des dangers qu'il a courus en cherchant à apprivoiser ses animaux. L'étonnement et la crainte sont répandus sur la figure des personnages. Janot profite de la stupéfaction générale pour engager le public à entrer.

« Il ne faudrait pas avoir deux sous dans sa poche pour se priver de ce plaisir. »

DE LA GRAVURE DE LA MÉNAGERIE.

Janot, par ses lazzis ; a rassemblé les curieux.
 M. Matamore arrive ensuite, comme la parade, et
 fait la description des animaux tyres et curieux, par
 leur forme et leur usage. Les écoliers, qui se sont
 d'abord dilats le cœur aux contes du valet, prêtent
 une oreille attentive au récit fait par Matamore, de
 dangers qu'il a courus en cherchant à apprivoiser ses
 animaux. L'étonnement et la crainte sont répandus
 sur la figure des personnages. Janot profite de la stu-
 péfaction générale pour engager le public à entrer.
 « Il ne faudrait pas avoir deux sous dans sa poche
 pour se priver de ce plaisir. »

RECHERCHES HISTORIQUES

sur

LES JONGLEURS.

Nous avons dit à peu près, dans notre avant-propos, tout ce qu'il y avait à dire sur les Jongleurs français. Il nous reste à parler des Jongleurs indiens.

Ceux-ci n'ont point l'adresse de nos bateleurs; presque tous leurs exercices sont faits avec des serpents, dont ils s'entourent et qu'ils manient à leurs gré. Sans les croire enchanteurs ou magiciens, honneur que leur font les Hindous, il faut leur reconnaître le talent d'attirer et de se rendre maîtres du serpent nommé *Cobra di capello*, le plus redoutable de ceux qu'on trouve dans l'Inde. Ils savent en faire leur esclave et lui donner une éducation que les Européens ont souvent admirée. Après l'avoir désarmé de ses crochets à venin, pour retirer ce que ses mor-

sures auraient de dangereux , ils parviennent , à force de patience , à lui faire exécuter une sorte de danse commandée par un geste , ou seulement par les yeux.

Ces Jongleurs courent les habitations pour faire voir leurs tours surprenans , et ne sont pas toujours très scrupuleux sur le choix des moyens pour se procurer de bonnes recettes. Un serpent est dressé à se cacher dans un coin de la maison , sans que les spectateurs s'en aperçoivent. Au son d'un instrument , l'animal sort de sa cachette , et le jongleur ne manque pas de se vanter d'avoir délivré l'habitation d'un hôte incommodé. On le croit sur parole , et l'on reconnaît ce service en lui donnant une somme plus forte.

Quelques uns de ces Jongleurs joignent au spectacle des serpens les tours des boules et des anneaux consistant à jeter en l'air huit ou dix de ces objets qui forment des signes mystérieux , ou décrivent les trois parties de l'arc-en-ciel.

La superstition , qui règne encore dans l'Hindoustan , attribue aux Jongleurs des pouvoirs surnaturels ; mais comme ils sortent toujours de

la dernière caste , les Indiens ont peu de considération pour leur personne. Cette observation que nous faisons relativement aux Jongleurs indiens, existe dans toute sa force pour les Jongleurs français; cependant il est à remarquer que cette troupe, peu nombreuse maintenant, se compose d'hommes destinés d'abord à quelque état honorable, et principalement à ceux touchant à l'imprimerie. Nous pourrions citer dix exemples, nous nous contenterons d'entretenir nos lecteurs des deux Jongleurs les plus connus.

L'un, qui jouit des honneurs de l'équipage, et dont l'étonnante chevelure a frappé tous les regards, est commis par une de nos meilleures fabriques de parfumerie de Paris, pour le débit d'une pommade qui fait ou qui doit faire pousser les cheveux. Ancien compositeur d'imprimerie, dont la paresse a fait un bateleur, il est rempli d'adresse; il fait voler en l'air et rattrape avec une dextérité incroyable boules, anneaux ou poignards; c'est le seul moyen qu'il emploie

pour rassembler le monde autour de lui , et ce moyen n'est jamais infructueux , car après avoir vu avec une sorte d'admiration les différens tours qui servent de prologue à la pièce qu'il est appelé à représenter , on écoute encore avec plaisir le discours plein de verve qu'il adresse au public , et l'on se laisse aller souvent à acheter le pot qui doit *centupler les cheveux , les adoucir et les faire croître*.

L'autre , qui a succombé aux attaques du choléra , avalait des sabres et des épées , faisait jouer les boules , anneaux , poignards , etc. Cet homme avait joui d'une certaine aisance par son état de fondeur en caractères d'imprimerie ; mais l'ivrognerie , après l'avoir conduit insensiblement à l'abrutissement , à la paresse , le porta à terminer ses jours sur les places publiques , en mettant à contribution la badauderie parisienne. Celui-ci manquait complètement de la faconde du vendeur de pommade ; il aurait pu dire , comme ce député de 1828 , qui voulut un jour se mêler de la discussion : « Je ne suis point

z'orateur , messieurs , c'est connu. » Souvent , après s'être perdu dans un labyrinthe de phrases, il ne trouvait d'autre moyen pour en sortir, que d'adresser mille injures au public.

LES JONGLEURS.

Après avoir disposé les différens objets qui doivent servir à ses exercices , il sonne un air de trompette pour faire arrêter les passans , ensuite il s'asseoit à la manière des musulmans , et essuie les sabres et les épées qu'il a placés devant lui.

L'on a vu souvent sur cette place des bateleurs , des histrions , des soi-disant jongleurs faisant les tours de boules et d'escamotage ; mais les uns ne jetaient en l'air que deux objets à la fois , les autres appelaient à leur secours tout le prestige de la physique. Moi , messieurs , je me sers d'adresse pour ce qui tient au jeu des boules ; mais rien ne vient à mon aide pour faire passer entre cuir et chair les pointes que vous voyez , de la bouche aux yeux , en les conduisant alternativement de l'un à l'autre ; il n'y a

point d'escamotage possible quand je fais entrer ces clous dans mes narines ; ces épées et ces sabres , tous de combat , sont bien en fer ; je n'ai point au cou un sac à malice qui me permette de les faire disparaître quand je les entre jusqu'à la garde dans mon gosier.

Mais , direz-vous , comment es-tu parvenu à faire ces dangereux exercices ? Hélas ! messieurs , parti comme volontaire à la révolution de 93 , j'ai fait toutes les guerres de la république et de l'empire.

C'est dans la ville de Plymouth , où je suis resté cinq ans comme prisonnier , que j'ai commencé ces exercices. Aucun autre avant moi n'était parvenu à avaler des sabres et des épées , et je ne crois à personne l'envie de partager mon déjeuner ; il faudrait quelque chose de mieux que du thé pour faire passer une indigestion de *cette* légume.

Mais , messieurs , le prêtre vit de l'autel , et le maçon de sa truelle ; je n'ai que ce moyen d'existence , et il sert à nourrir six personnes. Voici le bureau de recette , ne m'oubliez pas.

Je vais commencer par le jeu des boules à deux, à quatre, à six et à huit; vous verrez tour à tour l'*arche* en ciel, le feu d'artifice, les flammes du Bengale et le bouquet composé. Ceci mérite toute l'attention des connaisseurs. Je décrirai ensuite des signes et des figures, en faisant passer les boules et les anneaux autour de ma tête, par-dessus mes épaules et par-dessous mes jambes, à la manière des jongleurs indiens; mais n'oubliez-pas, messieurs, mon petit bureau de recette.

Il fait les tours promis; ensuite il compte l'argent qu'on lui a jeté, et dit d'un air dédaigneux.

Cinq sous! entre deux ou trois cents personnes qui m'entourent! cela vaut-il la peine de travailler, d'abréger ses jours par des exercices pénibles pour vous procurer quelques instans de plaisir. Je vous l'ai dit, messieurs, le produit de votre générosité sert à nourrir le père, la mère et quatre enfans. Si les trois cents personnes qui sont là à me regarder jetaient chacune un sou, je releverais quinze francs. Avec

un sou vous n'achèterez pas de maison de campagne, vous ne conduirez pas votre femme à l'Opéra, vous ne pourrez pas enfin faire vivre votre famille; moi, messieurs, je satisferai aux besoins de la mienne, et je pourrai lui donner à manger autre chose que du pain.

Il se tait un instant et jette un regard hautain sur l'assemblée.

Puisque votre égoïsme vous rend sourd à ma prière, puisque vous ne comprenez pas tout le sacrifice qu'il faut faire pour venir sur une place publique amuser votre oisiveté, je fixerai à vingt sous la somme qu'il me faut encore pour avaler les sabres et les épées que vous voyez-là. Qu'est-ce que vingt sous pour un nombre aussi considérable de curieux? cela ne fait pas un demi centime par personne.

Pour vous donner le temps de vous décider, je vais continuer par le voyage facial des clous et des pointes. — Un pied de nez! (*Il entre de quelques lignes les clous dans ses narines.*) Si j'avais eu un nez semblable quand j'étais militaire, les officiers n'auraient pas pu prendre l'a-

lignement. (*Il entre les clous, et n'en laisse passer que quelques lignes.*) Un nez retroussé, ou nez à la Roxelane! — Les pointes! — Du nez à l'œil droit, — de l'œil droit à l'œil gauche. — De l'œil gauche à la bouche. — Deux pointes à la fois et en sens diverses. (*Il recommence la désignation. Quand ce tour est terminé, il compte de nouveau sa recette.*) Quatorze sous! il manque encore onze sous. — Il n'en manque plus que dix. (*On jette encore, et à chaque fois il indique ce qu'il faut pour parfaire la somme fixée.*) Il ne manque plus que quatre sous..... Allons, messieurs, quatre sous entre vous tous... Il ne faut qu'une personne qui commence pour que la somme soit complétée en un instant..... Comment, messieurs, il n'y a pas parmi vous un seul appréciateur des tours surprenans que je vous annonce; pas un seul connaisseur capable de juger le mérite de la difficulté vaincue. L'homme qui se dévoue pour l'amusement du public, est bien malheureux lorsqu'il en rencontre un composé de la sorte! Quatre sous!

mais il m'est souvent arrivé, à moi, pauvre



diable, de faire un don semblable au savoyard qui me montrait un singe. Il paraît qu'à vos yeux, mes exercices ne valent pas les gambades d'un sapajou!.... Eh bien ! je serai à moi seul plus généreux que vous tous ; je vous ferai cadeau de cette misérable somme. Je vais avaler cette épée ; c'est la plus faible de toutes : elle est large de six lignes et longue de deux pieds et demi. (*Il l'entre dans sa gorge, et l'y enfonce à trois pouces de la garde. Il fait le tour du cercle dans cet état, et la retire ensuite.*) Quelle est la personne qui veut essayer?... Eh bien ! messieurs, croyez-vous qu'un semblable tour vaille les vingt-cinq sous que j'ai demandés? (*On jette quelques sous.*) Il faut prier bien longtemps pour vous arracher cette misère. Je vais terminer la séance en avalant ce sabre ancien dont la lame est large de quatorze lignes ; la longueur est de trois pieds, et son poids de vingt-deux livres. Nos pères mettaient les deux mains lorsqu'ils avaient besoin de s'en servir. — Voyez, messieurs, pesez cette arme, regardez-la bien ; il n'y a pas d'escamotage possible. — S'il se



trouve encore dans cette réunion quelques personnes capables d'apprécier cet exercice, je me recommande à elles.

(En effet , il entre l'arme dans son gosier , et n'en laisse sortir que cinq ou six pouces ; mais ce tour , dont l'exécution paraît impossible , au lieu de satisfaire la curiosité du spectateur lui inspire une sorte de dégoût qui lui fait bientôt abandonner le cercle. Le pauvre jongleur se voyant délaissé , déplore encore l'ingratitude de l'espèce humaine , et va chez le marchand de vin le plus près noyer son chagrin dans le fleuve d'oubli des ivrognes.)

ARGUMENT

DE LA GRAVURE DU JONGLEUR.

—

Les curieux ont formé un cercle autour du Jongleur, celui-ci a déjà fait une partie de ses exercices ; mais le tour le plus étonnant, le plus impatiemment attendu arrive enfin. Après avoir mis le public à contribution pour compléter la somme de vingt-cinq sous , il prend une grande épée de combat et se dispose à l'avaler, chacun se presse, ouvre les yeux ; la terreur est dans tous les regards. Un garçon pâtissier oubliant qu'il tient dans ses mains un godiveau qu'il porte en ville, penche le plat et répand la sauce. Les éclaboussures ont sans doute taché le fashionable qui est auprès de lui ; car il paraît vouloir rappeler l'attention du pauvre gâte-sauce en lui montrant sa canne. Un gamin profite de la stupéfaction du garçon-pâtissier pour accrocher quelque chose à la mèche de son classique bonnet. Le gros père qu'on voit à droite, s'amuse beaucoup des deux scènes. Quant aux enfans, rien ne semble les distraire ; leurs yeux sont braqués sur le Jongleur dont ils ne perdent pas un mouvement. Le Jean-Jean paraît s'occuper de toute autre chose , la bonne d'enfant dont il écoute les discours avec une attention si religieuse est sans doute une *payse* qui lui donne des nouvelles.





RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LES EFFETS

DE LA MUSIQUE.

Depuis quelque temps la musique a pris en France un nouvel essor, et bientôt, il faut l'espérer, on donnera dans les pensions, concurremment avec la grammaire et le rudiment, des leçons de solfège et de doigter. La musique ne sera plus regardée comme l'un des mille riens charmans qui doivent aider l'homme riche à remplir les heures oisives que sa fortune le met à même de dépenser, mais bien comme un complément d'éducation dont on fera profiter aussi le pauvre.

La puissance de l'harmonie a souvent opéré des prodiges; et, sans parler des traits fabuleux d'Amphion et d'Orphée, ni des tems sacrés où Josué faisait tomber les murs de Jéricho

au son guerrier de la trompette , nous parlerons d'un fait plus récent :

Un nommé Pierre F..... , condamné à cinq ans de travaux forcés sur une accusation d'assassinat (manquant de preuves testimoniales , mais qui n'avait point été repoussée par le jury , faute par le condamné de pouvoir justifier de l'emploi de son temps au moment du meurtre) , fut renvoyé , il y a environ vingt ans , dans ses foyers. Sa ville natale , on doit le penser , n'avait plus d'attraits pour lui : coupable , elle lui rappelait son crime ; innocent , le malheur d'avoir été soupçonné devait déchirer son âme. Il sollicita donc , et obtint la permission de s'expatrier. Il passa en Espagne. Là , il entra chez un menuisier pour exercer son état. Sa conduite , exempte de reproches , lui mérita bientôt l'estime de son maître et l'amitié de ses camarades. Ceux-ci , au nombre de vingt-cinq à trente , l'engagèrent à se familiariser avec la langue de leur pays , afin , disaient-ils , de venir le soir se récréer avec eux , en chantant quelques refrains populaires

sur la place de la *Lonja** Mû par l'espoir de profiter de cette récréation, et par l'envie de se fixer à Valence, il fut bientôt en état de partager avec ses compagnons le plaisir innocent de l'harmonie.

Malgré ce délassement, qui faisait le bonheur de ses camarades, Pierre paraissait toujours sombre; sa figure, dont les traits étaient réguliers et beaux, prenait souvent un air farouche; ses lèvres se contractaient, puis il marmottait quelques mots français sans suite. Le maître menuisier et ses compagnons avaient en vain cherché à connaître la cause de ses chagrins. Lassés de lui adresser des questions auxquelles il ne répondait toujours que d'une manière évasive, son maître et ses camarades le laissèrent tranquille.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'un jour Pierre se rendit avec les autres ouvriers sur la place du marché pour tenir sa partie dans le chant populaire qui formait leur récréa-

(*) Place de la Bourse, à Valence, plus connue sous la désignation de Place du marché.

tion. Après avoir discuté et arrêté les morceaux que l'on exécuterait dans la soirée, et désigné les trois individus qui seraient chargés du chant, on dit à Pierre que l'air étant nouveau, on l'engageait à le bien écouter. A peine eut-il entendu quelques vers du premier couplet, qu'il devint en un instant, rouge, puis pâle, puis rouge encore. Les ouvriers tout occupés de leur chant ne s'occupaient point de cette révolution intérieure dont les ravages étaient si fortement imprimés sur les traits de leur ami; on continua donc. Mais, au troisième couplet, Pierre tomba à genoux en criant grâce; on se tût aussitôt, et tous les regards furent portés sur lui. Il était dans le plus grand désordre d'esprit; son visage accusait l'aliénation; ses membres étaient crispés. Dans un état d'exaltation difficile à décrire, il continua seul, dans une prose véhémence et pleine d'onction, la pensée de l'auteur ou plutôt du compositeur de la musique.

Ceci demande quelques éclaircissemens que nous allons donner. Le morceau que l'on avait choisi était le *Coupable et son Juge*. Le coupable

avait échappé, par la fuite, à l'inquisition ; mais le remords le poursuivait partout : il avait en vain changé de lieux ; il avait inutilement cherché l'oubli de son crime dans les plaisirs bruyans, tout le lui rappelait. Lassé de mener une vie errante, abattu par les veilles et la débauche, il s'était réfugié dans le sein de Dieu. Ce passé formait les deux premiers couplets du chant ; c'était en quelque sorte un récitatif. Les paroles qui peignaient les souffrances du coupable manquaient de force et de poésie ; mais la musique, tantôt lente, tantôt vive, était si bien appropriée au sujet, elle retraçait avec tant de verve et d'accentuation les tortures de cette âme criminelle, que le spectateur le plus pur était forcé de répandre des larmes.

Le troisième couplet, celui qui avait produit le plus d'effet sur l'esprit de Pierre, était empreint d'un caractère de moralité et de haute religion qui élevait l'âme vers les cieux. Dieu promettait au coupable le pardon de ses fautes, si son repentir était sincère, et s'il expiait son crime par les aumônes, le jeûne et la prière

La musique de ce couplet était la même ; mais le compositeur en avait disposé les modulations avec tant d'art que l'on sentait tout ce que la bonté céleste pouvait d'adoucissement sur le cœur ulcéré du criminel.

Le timbre harmonieux des voix espagnoles , la douceur de la langue , le rythme musical , tout contribuait à la conversion de Pierre. Il entra dès le lendemain dans un couvent , et s'efforça de mériter la clémence de Dieu en se livrant tout entier à de pieux exercices.

Cette histoire , qui nous a été racontée par un français digne de foi , témoin oculaire de la conversion , n'a rien de bien extraordinaire , lorsqu'on pense aux effets produits par la musique sur différentes personnes. Nous rapporterons quelques-uns de ces faits.

Une maladie attribuée à tort à la morsure de la tarentule , dépeuplait l'Italie , du XVe au XVIe siècle ; les personnes affectées de ce mal tombaient dans un délire qui les portaient à se donner la mort. Des accords bruyants parvinrent seuls à guérir cette frénésie.

Rousseau parle d'une dame chez laquelle la musique excitait un rire involontaire.

Un de nos auteurs modernes , qui a essayé des remèdes les plus vantés contre la goutte , les a tous abandonnés pour une loge aux Italiens.

On cite plusieurs aliénés furieux que des accords d'instrumens ont fait revenir à une folie plus douce.

Le pouvoir de cet art sur les hommes n'est-il pas assez surprenant , on peut citer les essais de plusieurs musiciens sur les animaux.

Bernardin de Saint-Pierre parle de deux araignées qui ne manquaient jamais de s'approcher du musicien habitant la chambre où elles se trouvaient; elles ne revenaient à leurs toiles que lorsque les sons avaient cessé.

Un naturaliste français rapporte qu'il appaisait un Lion furieux en pinçant de la guitare.

Un Serpent Boa , que l'on faisait voir dans l'une des galeries du Palais-Royal il y a environ quinze ans , éprouvait tant de plaisir au son aigu du flageolet qu'il tenait la partie supérieure de son corps droite et sans mouvement

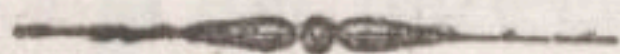
tout le temps qu'on jouait de cet instrument auprès de lui.

Un maître d'équipage, qui occupait ses récréations en temps de calme par des exercices sur le violon, a remarqué qu'un Ours blanc, qu'on amenait de la Grande-Tartarie, se couchait dans sa cage toutes les fois qu'il jouait du violon. Quand les notes étaient basses, l'animal restait tranquillement étendu; mais lorsque les hautes gammes étaient attaquées, il se roulait et ne cessait de remuer ses pattes que lorsque le musicien revenait aux basses notes.

Tous ces exemples portent à penser que la musique doit élever l'âme, agrandir l'intelligence, et servir, chez les orateurs et les comédiens, à mesurer les intonations de leurs voix.

On a sans doute compris tout le parti que l'on pouvait tirer de la musique en introduisant l'étude du chant dans les écoles primaires; cet enseignement porte déjà ses fruits : on parle d'ouvriers bijoutiers qui se rendent une ou deux fois par semaine, au sortir de leur travail, chez un traiteur de Montmartre pour chanter en

chœurs les meilleurs morceaux de nos opéras, qu'ils exécutent avec assez de méthode et un accord parfait.



LES MUSICIENS

ET

LES CHANTEURS.

Où sont donc les Chanteurs et Gouliards qui faisaient l'admiration des aïeux de nos aïeux ? Maintenant nos cours, rues, ou carrefours sont remplis de gens à la tournure élégante donnant des concerts, jouant et chantant des morceaux d'opéra ou les romances qui ont fait, pendant quelques soirées, les délices de nos clubs fashionables.

Autrefois les musiciens ambulants jouaient des pont-neufs et les chanteurs écorchaient les oreilles avec des ballades, des chansonnettes ou des pot-pourri ; aujourd'hui le *Postillon de Lonjumeau*, mon *P'tit Pierre* et *Reviens à moi* forment le fonds de leurs postiches, comme ils appellent cette espèce de parade. Cependant ce n'est pas sans quelques délices que les gobe-

mouches parisiens se rappellent le *Gros Aveugle* ce type national du chanteur ambulant. Ils ne retrouvent plus ce coup-d'archet, peut-être un peu trop vigoureux, cette voix saccadée, tantôt douce comme celle d'un enfant, tantôt vibrante comme celle d'une harangère et tantôt au contraire forte et pleine comme celle de Prévost. Où retrouver encore cette profusion de saillies qui donnait tant de charmes aux chansonnettes de *Paris et le Village*, *Ah! comme ça passe* et tant d'autres.

On peut citer aussi le *Grimacier*; sa vogue lui a valu quelques imitateurs mais qui sont tous restés derrière lui. Qui pouvait en effet exécuter avec plus d'action la *Belle Bourbonnaise* ?

On doit se rappeler avoir vu sur la place du musée du Louvre un musicien, ancien chef-d'orchestre du théâtre de la Porte-Saint-Martin, jouant sur le violon les ouvertures et les morceaux d'opéras les plus difficiles et s'en tirant avec talent. Cet homme, dont les phrases n'étaient pas toujours très-claires, avait la manie de l'improvisation. Malheur aux personnes qui

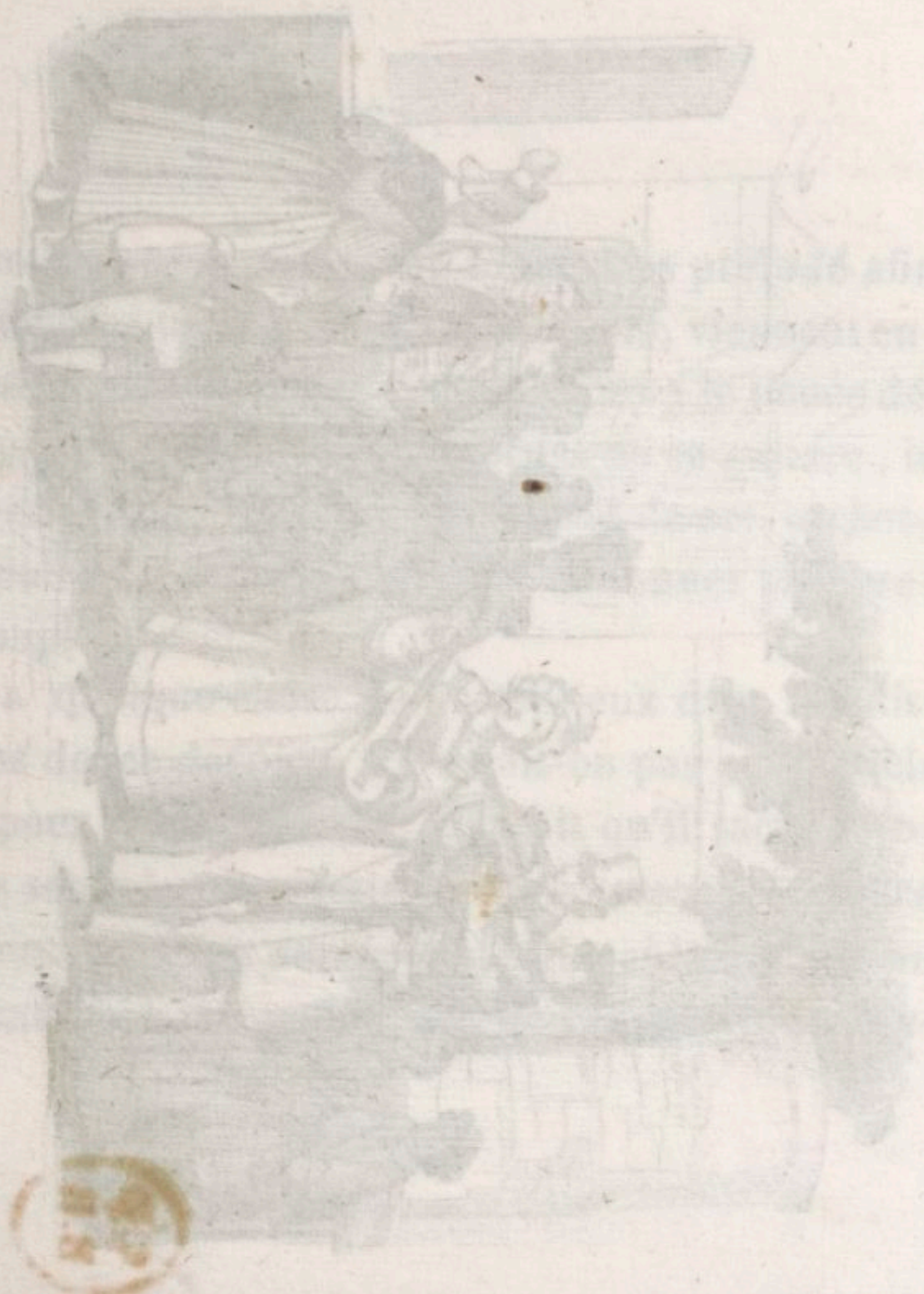
s'arrêtaient avant qu'il eût attaqué son morceau ! Il fallait se résigner à entendre sa prose, et quelle prose ! notre pauvre langue y était victimée d'une manière épouvantable par les T et les S. Alors on accueillait le discoureur par des houras et des assez, assez ! Mais lorsqu'il promenait l'archet sur les cordes de son instrument, lorsqu'il donnait à des airs déjà bien connus des modulations nouvelles, un sentiment tout particulier, oh ! alors il régnait autour de lui un silence religieux, malgré le nombre considérable d'écouteurs qui formaient son cercle. Nous avons entendu des personnes envier son talent, au prix même de son défaut oratoire.

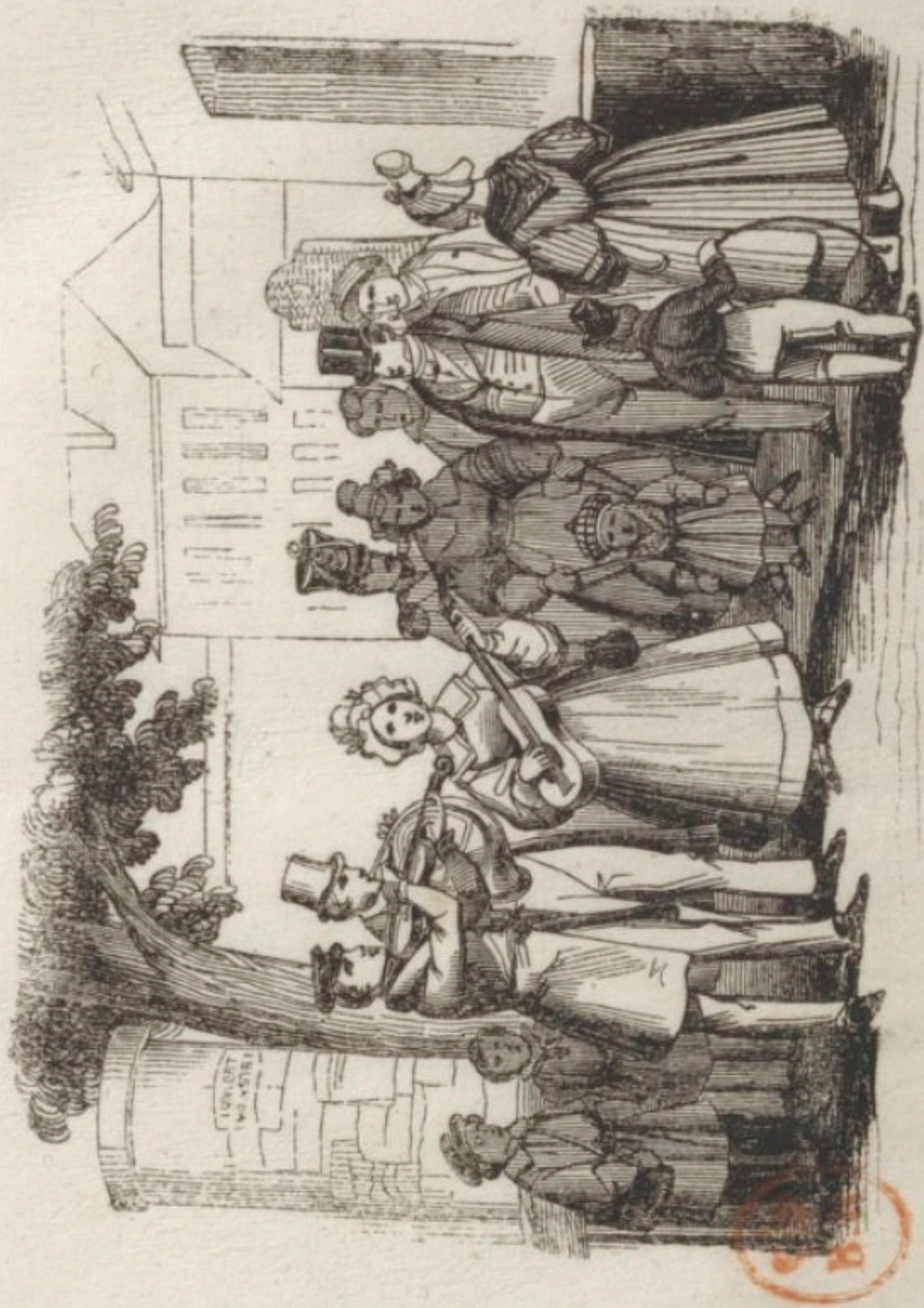
Et Fleury ! Fleury qui compose, chante, met en action et accompagne du tambour de basque des couplets manquant souvent de la rime rigoureuse mais ne péchant jamais par la pensée. Le siècle qui s'écoule doit, en rappelant ses souvenirs, se représenter encore ce Roi des Grotesques, habillé tantôt en turc, tantôt en marin, tantôt en figaro, accompagnant de la voix et du geste les sons tudesques de l'orgue de barbarie.

Avec quelle précision et quelle dextérité son tambour se trouvait-il sous sa main, sur sa tête, sur son genou, sous sa cuisse ! il fallait une attention bien soutenue pour ne point perdre ses mouvemens.

Après avoir chanté tous les mariages, toutes les naissances royales, il s'est fait acteur. Le café du Midi, grâce à son jeu quelquefois trop comique, comptait cet été un grand nombre de consommateurs.

GRAVURE DES CHANTEURS
ET MUSICIENS.





ARGUMENT

DE LA GRAVURE DES CHANTEURS ET MUSICIENS.

Des musiciens, après avoir longtemps préludé afin de rassembler un auditoire *confortable*, viennent enfin de se mettre d'accord. La chanteuse a le pouce délicatement posé sur l'une des cordes de sa guitare, le trombone s'enfle les joues et le chef de cet orchestre ambulant, le violon, est prêt à donner son premier coup d'archet.

Il y a quelque chose de prétentieux dans les dispositions de ce dernier. Ne dirait-on pas un modèle posant pour les Académies. On voit qu'il sacrifie volontiers son talent au désir de faire ressortir la grâce de sa personne. Les succès du fashionable Jullien ont sans doute fait tourner la tête de cet émule de Musard !

APPERÇU HISTORIQUE

SUR L'OPTIQUE.

« La vie est une optique : on
« y met l'œil au verre, on admire
« ou l'on critique, on rit ou l'on
« pleure, le temps vous pousse
« et l'on s'en va. »

Le spectacle de l'Optique n'est pas, par lui-même, une découverte bien ancienne, on ne peut guère reporter sa création qu'en 1810; car il ne s'était point, jusque-là, senti des améliorations apportées dans les sciences et les arts. A partir de cette époque, et grâce aux connaissances d'un homme éclairé qui fonda le *Cosmorama*, ce genre prit une extension rapide, et l'on put compter bientôt un nombre considérable d'établissements semblables finissant en A, et présentant, bien ou mal, la reproduction inanimée des sites ou des

monumens les plus pittoresques. De ce nombre, il faut excepter le Dioroma, dirigé par un homme possédant du talent comme peintre et ayant conçu et appliqué un mécanisme tout particulier donnant la vie et le mouvement aux choses ou aux êtres inanimés qu'il a peints sur la toile.

En remontant des effets aux causes, on peut penser que nos guerres avec les puissances étrangères ont amené après elles, dans l'esprit des gens qui n'avaient point suivi les armées, le désir, nous dirions volontiers le besoin, de connaître les pays que nous avions conquis. Ces voyages, faits en quelques instants, et pour ainsi dire en pantoufles, avaient un grand charme. En voyant telle ou telle ville, on commentait fort tranquillement, devant la lunette qui grossissait l'objet, les difficultés locales que nos armées avaient eu à vaincre. Nous avons entendu un commerçant dont les exploits guerriers n'avaient jamais été au-delà d'une chasse aux araignées, dire à sa femme, en voyant nos soldats gisant sur les glaces de la Moskowa, « sans ces malheureuses neiges nous étions maîtres de la Rus-

sie. » Sa phrase aurait été bien plus *correcte* s'il avait dit : elle (l'armée) eût été maîtresse de la Russie.

Le verre grossissant, après avoir été exploité au profit des gens riches, tomba dans le domaine du pauvre. Ce nouveau genre de *Joculatores* vint augmenter la famille qui, pourtant, était déjà bien nombreuse.

Mais l'homme qui fait voir l'Optique est le moins charlatan de tous les bateleurs ; il dédaigne la trompette, il méprise la parade ; rarement même il se sert de la voix ou du geste pour engager le curieux à s'arrêter. Une maison roulante, voilà sa seule enseigne.

Vous ne le verrez jamais causer avec ses voisins, le charlatan, le paillasse ou l'apprivoiseur ; ces gens-là sont trop au-dessous de lui : Ce sont des empiriques ! Tandis que lui, il tient essentiellement à la science par Vosgien, Balbi, Maltebrun et l'Almanach du Commerce ; il vous fait voir en un instant les quatre parties du monde en vous indiquant *ce qui mérite votre attention* ; il vous dit le nombre de blocs de marbre, pierres

de taille et moellons qui ont servi à la construction de tel ou tel monument. Avec le temps, et si nos archéologues parviennent à le découvrir, il vous apprendra combien l'on a employé de sacs de plâtre et de voies d'eau, de lattes et d'ardoises.

Ne lui demandez point de donner de la chaleur à son débit : il répète une leçon. C'est une machine à paroles qui vous reproduira assez exactement les mots et les phrases des auteurs déjà cités; lorsqu'il ajoute quelque chose, ce sont des **T** ou des **S**, rien de plus.

L'OPTIQUE.

Après avoir amené son Panorama roulant sur une place publique, l'homme qui montre l'Optique attend patiemment l'arrivée des amateurs. Lorsqu'il s'abaisse à appeler l'attention du public, il ne manque jamais de dire que l'on n'attend pas un seul instant; en effet, pour un enfant comme pour dix grandes personnes, il fait toujours les mêmes frais d'érudition.

Ceci vous représente, messieurs et dames, la basilique de Saint-Pierre de Rome, vue à l'extérieur. Vous voyez à droite et à gauche une colonnade surmontée de cent quarante statues dues aux plus habiles sculpteurs des temps anciens. Au milieu de la place s'élève la fameuse obélisque d'Héliopolis. Sur le même plan, vous remarquez de chaque côté des cascades dont l'eau tombe en nappes dans de larges bassins de granit. Deux galeries droites terminent les portiques, et forment une seconde place qui s'élève

en amphithéâtre jusqu'aux marches du temple ,
qui sont en marbre blanc.

(*Il change de tableau.*)

Ceci, messieurs et dames, vous représente l'intérieur de l'église de Saint-Pierre de Rome , dont vous venez de voir l'extérieur. La vue est prise au moment où Notre Saint Père le Pape donne sa bénédiction ; plusieurs personnes se sont agenouillées à l'approche du Saint Sacrement. Au fond, là où le jour pénètre davantage, est la grande coupole sous laquelle s'élève un baldaquin en bronze aussi haut qu'un palais. Sous ce baldaquin, s'ouvre une église souterraine qui conserve des reliques de saints et de martyrs ; elle est éclairée par des lampes toujours ardentes. C'est dans cette église que reposent les mânes de tous les papes et d'un grand nombre de personnages illustres. On y voit les tombeaux des derniers Stuarts, de la reine Christine de Suède, et de beaucoup d'autres. Les femmes et les enfans n'ont la permission d'entrer dans cette enceinte que le lundi de la

Pentecôte. La première pierre de la basilique de Saint-Pierre a été posée en 1506 par le pape Jules II; elle fut terminée sous le pontificat d'Urbain VIII, en 1616, et coûta plus de 250 millions.

(Il change de tableau.)

Ceci, messieurs et dames, vous représente le pont de la vallée d'Icononzo, dans l'Inde. Ce pont, formé naturellement par une chute de rochers, est à plus de 458 toises du niveau de l'Océan. La profondeur du torrent, que l'on voit au-dessous, est environ de 12 toises dans les eaux moyennes. Les indiens ont formé sur le pont une balustrade de roseaux pour la sûreté des personnes qui y passent. Une balle de plomb qu'on jetterait du pont, mettrait près de trois quarts-d'heure pour arriver aux eaux du torrent. Cette partie de l'Hindoustan est très aride, ainsi qu'on peut le voir par ce tableau, qui en est la représentation fidèle.

(Il change de tableau.)

Ceci, messieurs et dames, vous représente la ville de Moscou, ancienne capitale de la

Russie , prise du Pont-de-bois. Cette ville est à 700 lieues de Paris ; elle possède plus de 40 mille maisons , et sa population est de 400 mille habitants. Moscou est la ville où Napoléon rendait ses décrets lors de la guerre des Français en Russie. Un incendie des plus forts l'aurait consumée en 1812 , sans les secours apportés par un bataillon de la garde impériale. L'on ne voit plus aujourd'hui les traces de ce désastre. Dans le fond de ce tableau , à droite , vous voyez le Kremlin.

(Il change de tableau.)

Voici le Kremlin que vous avez remarqué dans le tableau précédent ; la vue en est prise du côté de la Porte-Sainte : c'est cette arcade que vous voyez à droite. Les personnes de tout âge et de tout rang sont obligés d'y marcher tête nue l'espace de cent pas , par respect pour un saint qui a jadis délivré la citadelle en jetant une terreur panique dans le camp des ennemis.

Il existe au milieu du Kremlin , dans un fossé large et profond , la grosse cloche de Moscou , elle a 66 pieds de circonférence , et s'élève de

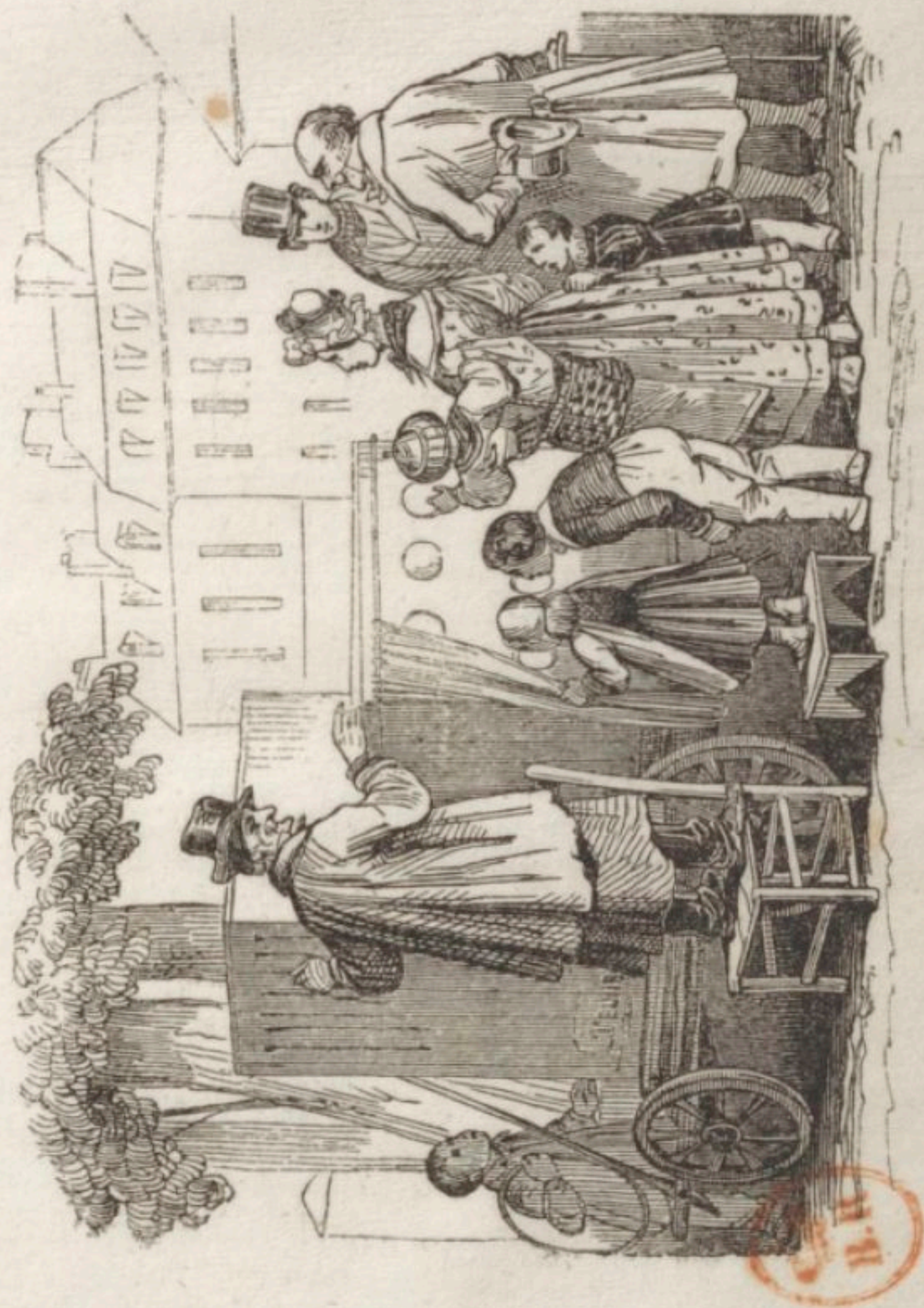
20 pieds au-dessus du sol. Cette cloche qui pèse environ 400 mille livres n'a jamais quitté la place où elle se trouve et où elle a été fondue ; les dimanches et jours de fête on vient la visiter pieusement.

(Il change de tableau.)

Ceci vous représente, messieurs et dames, la place Vendôme, à Paris. La vue en est prise de la rue de la Paix. Dans le fond à droite, vous voyez l'hôtel de l'État-Major général ; du même côté, et un peu plus près, est l'hôtel du Garde-des-Sceaux de France. Au milieu de la place, est la colonne Vendôme érigée à la gloire de la grande Armée ; elle fut fondée en 1806, et terminée en 1810. Sa hauteur est de 118 pieds, non compris le piédestal qui en a 21 ; elle porte 12 pieds de circonférence, et sa fondation, assise sur le pilotis établi pour la statue équestre de Louis XIV, qu'elle remplace, a 30 pieds de profondeur. Le bronze employé à cette colonne pèse un million huit cent mille livres. De l'autre côté, il existe une porte conduisant à un escalier pratiqué dans la

colonne; il sert à monter à la galerie placée au-dessus du chapiteau. Cet escalier est composé de **176** marches.

Voici, messieurs et dames, ce que j'ai l'honneur de vous offrir.



ARGUMENT

DE LA GRAVURE DE L'OPTIQUE.

L'homme qui montre l'optique ayant réuni quelques amateurs imberbes, donne l'explication de ses tableaux. Un petit garçon et une petite fille paraissent apporter une grande attention à cette reproduction imparfaite des curiosités géographiques : le besoin de s'instruire est si grand dans l'enfance qu'elle ne tient pas à la perfection ! Ce n'est pas ce sentiment qui anime le bambin en bourlet ; son seul désir est de toucher ce qu'il voit. C'est en vain que sa bonne l'a couché sur ses bras pour l'éloigner du verre qu'il ternit avec son haleine, ce jouet nouveau lui fait par trop envie.

Un petit garçon s'est placé derrière la maison roulante ; il a délaissé les plaisirs du cerceau pour se rapprocher de l'optique ; mais hélas ! il lui manque sans doute les indispensables deux sous pour se mêler à cette récréation. Le propriétaire du spectacle à bon marché, tout en expliquant la hauteur du monument ou l'éloignement de la ville qui le renferme, voit avec plaisir l'impression que fait son récit sur l'esprit des ses jeunes auditeurs. L'homme que l'on voit au côté opposé semble sourire au sentiment d'admiration exprimé avec tant de charme par ces douces figures d'enfans, tandis que son voisin paraît au contraire le dédaigner. Lequel des deux a raison ? Ce n'est certes pas ce dernier, car il y a toujours du bonheur à se rappeler son jeune âge.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

L'ESCAMOTAGE.

Le temps est un charlatan qui
escamote le présent en faisant
briller l'avenir,

L'escamotage a long-temps été regardé comme sortilège ; dans l'Inde on professe même encore un respect tout religieux pour les prestidigitateurs : il est vrai de dire que cet art est poussé à un haut degré de perfection dans l'Hindoustan, et que le plus habile de nos escamoteurs y passerait pour un novice. Il serait certes bien embarrassé s'il lui fallait reproduire les tours d'adresse les moins difficiles de ses confrères de Jamba ou de Madras.

Un Européen nous parlait dernièrement de l'escamotage d'une bague qu'il avait prêtée à un prestidigitateur Hindou. Après avoir été mise dans un gobelet, à une trentaine de pas du proprié-
tair-

re , elle revint dans le gousset de montre de ce dernier, sans que l'escamoteur eût fait un mouvement pour s'approcher de lui.

Un autre escamoteur lui avait pris son chapeau pour placer des grains de plante qui sortaient en abondance d'un bambou ; après avoir fait changer les grains en fleurs qu'il offrit aux dames , il le lui rendit. L'Européen examina le chapeau , et le remit sur sa tête ; mais sentant quelque chose qui remuait, une sorte de frayeur s'empara de lui ; il se découvrit , et aussitôt on vit voltiger dans la salle une quantité prodigieuse de petits oiseaux.

Quelque chose de plus surprenant est le tour exécuté par un brahmine en présence d'un Français qui nous l'a rapporté. Le prêtre Hindou , après avoir dit quelques paroles inintelligibles , même pour ses compatriotes, frappa trois coups d'une verge en cuivre sur une pierre qui lui fut désignée par notre compatriote, et quelques secondes après il en sortit un jet de sang dont la décomposition ne se fit pas long temps attendre.

Pourrait-on appliquer à ce Français le pro-

verbe : « A beau mentir qui vient de loin? » Nous ne le pensons pas ; cependant nous craindrions de nous trop avancer en affirmant le fait.

Les escamoteurs ou prestidigitateurs les plus recommandables de notre époque sont, sans contredit, Messieurs Comte et Miette. L'un physicien patenté, exerce sur un théâtre ; l'autre, propriétaire.... de la poudre Persane, ne se sert plus de son art que comme prospectus. Les vrais amateurs dédaignent la pompe théâtrale du premier, qui facilite beaucoup ses expériences de magie naturelle, pour admirer la noble simplicité du second. On peut en effet reprocher à M. Comte d'avoir toujours un compère dans la personne de son *jeune* premier, tandis que l'autre se sert du premier gamin qui veut bien faire l'*ornement* de son cercle. Là, tout est adressede, car les spectateurs de la place publique ne sont point éblouis par les mille jets flamboyans de la rampe du théâtre.

Il ne nous convient pas, à nous vandales, de porter un jugement. Si nous, étions comme M. Comte, enfoncés dans la matière, cette tâche

nous serait facile ; mais nous avouons notre impuissance , et nous nous bornerons, sinon à contester le mérite du prestidigitateur patenté, au moins à montrer que sa perspicacité en *magie naturelle* est quelquefois en défaut.

Deux hommes jouissant dans le monde d'une réputation assez distinguée , l'un comme ventriloque et l'autre comme prestidigitateur , se promenaient un soir avec un troisième personnage, dans le Jardin des Princes , rue Saint-Honoré. Dans ce lieu, qui était le rendez-vous de la bonne société, on jouissait comme à Tivoli du plaisir de la promenade, et de celui des spectacles d'adresse et de ventriloquie. Les trois individus dont nous venons de parler , étaient les acteurs principaux de ces récréations ; ils se nommaient Fitz-James , Brazi et Comte. Ils avaient déjà parcouru plusieurs fois la longueur de l'allée principale, et jusque-là Fitz-James seul avait fait les frais de la conversation ; Brazi paraissait mécontent ; nous ne dirons pas pourquoi M. Comte ne disait rien ; il s'emblait être mal à son aise dans la société si spirituelle du

ventriloque. Nous ne nous rappelons pas bien positivement si M. Comte prend du tabac ; dans tous les cas , soit le résultat de son malaise , soit ennui réel , il en avait ce soir là une bien grande envie , car il s'était adressé vingt fois à Brazî pour avoir une prise. « Je n'en ai pas , » avait toujours été la seule réponse de son collègue. Cependant, M. Comte ayant remarqué que Brazî portait souvent la main droite à son nez et qu'il faisait le signe de prendre une prise en remuant le pouce et l'index , il dit assez impérativement : « Ah çà ! Brazî, vous avez du tabac ? — Je vous ai déjà dit le contraire , reprit ce dernier avec une certaine apparence de mauvaise humeur ; et tirant une énorme tabatière de sa poche , il l'ouvrit et fit voir l'intérieur au physicien Comte. Celui-ci , tout désappointé , s'excusa en disant que l'habitude de prendre du tabac était une chose bien extraordinaire ; puisque , sans en avoir , on faisait encore les gestes comme si l'on en prenait.

Cette innocente réponse donna à Brazî l'envie de faire suivre à M. Comte un petit cours d'es-

camotage. — Parbleu ! dit-il au bout d'un moment , si vous y tenez beaucoup , je puis bien en faire venir. — A d'autres ! mon cher ami , s'empressa de répondre M. Comte. Ce n'est pas à un confrère que l'on peut proposer de ces choses là. — Pourquoi non ? un confrère est plus apte à juger de la beauté du tour. — Allons-donc ! — Comme vous voudrez. — Vous me donnez l'envie de parier. — Volontiers. — Vingt francs ! — Soit. — Mais avant , montrez-moi votre tabatière qui , sans doute , à un double fond. — S'il en est ainsi , j'ai perdu l'enjeu.

Examen fait de la boîte , M. Comte la remit à Brazi , et donna son Napoléon à Fitz-James. — Faites bien attention qu'il en faut assez pour pouvoir prendre une prise. — La boîte sera pleine aux trois-quarts ; elle ne sortira pas de ma main gauche , et je vous la remettrai quand nous serons au bout de cette allée. — Voilà qui est fort , répéta plusieurs fois M. Comte en interrompant les histoires drolatiques de Fitz-James. »

Lorsqu'ils furent arrivés au but , Brazi remit

à M. Comte la tabatière dans laquelle ce dernier put prendre une prise à titre de dédommagement des vingt francs qu'il avait perdus.

Ce tour est bien facile à expliquer. Brazî, en refusant M. Comte, avait ouvert la boîte et répandu le tabac dans la poche de son habit. Un mouvement inaperçu par ce dernier, pendant qu'il se récriait sur la force du tour, avait suffi pour la remplir.

M. Comte doit avouer que s'il était né pour la fantasmagorie, il ne l'était pas pour la magie *naturelle*.

L'ESCAMOTEUR.

L'escamoteur a placé sa table et disposé les différents ustensiles qui doivent lui servir à faire des tours ; il prend une pose académique, et commence ainsi :

Attention !... garde à vous ! Allons, mon ami, levez la tête, tenez-la droite, le haut du corps en avant, les jarrets tendus sans les raidir ; les yeux à 15 pas devant vous et le petit doigt de la main droite à plat sur la couture de la culotte. — Garde à vous ! reposez vos.... armes ! deux.... trois.... en place, repos ! et ne bougez pas de là.

Le petit bonhomme ne bougera pas davantage, je vous en réponds. C'est un jeune homme infatigable pour le repos et la bonne nourriture. Il est l'unique de son genre, et l'on n'en trouverait pas un pareil dans toute l'armée française, il est vrai qu'il n'est pas encore dé-

coré de la croix ; ce n'est pas sa faute, et je vous assure qu'il l'a bien gagnée ; car il est resté une fois en faction pendant dix-sept ans derrière un coffre à avoine , la pipe à la bouche , et sans cracher. Mais laissons-le un moment. Le temps qu'il va mettre à se reposer je vais vous faire voir la curiosité unique de mon chapeau. C'est un chapeau que (à bien mentir), j'ai rapporté des grandes Indes ; car j'ai voyagé , cela est vrai, et dans le cours de mes voyages je n'ai pas fait fortune : les apparences vous le prouvent. J'étais si malheureux que je n'ai pas eu le moyen d'acheter du drap pour faire des manches à mon habit. — Quoi ! dit quelqu'un , grand imbécille, grosse bête ! tu vas nous faire rire avec un vieux chapeau qui ne vaut pas deux liards ? — Cela ne doit pas vous étonner : de naissance, je suis Parisien ; mon père était Normand , ma mère était Gascone , et de plus , en venant au monde , j'ai pris pour devise : *Audaces fortuna juvat, timidos que repellit.* — Au retour de mes voyages de mer je débarquai au port de Dunkerque , en Flandre ; j'étais monté sur le gaillard de der-

rière et j'avais ma *longue vue* (*) à la main. — L'objet principal, et qui le plus frappa mon attention, ce fut la *lune dans son plein*; — le *croissant de la lune*; — le *déclin*. — *Le hausse-col d'officier* pour aller monter la garde. — *La barbe du grand Turc* qui ne se rase jamais. — *Le collier d'un pèlerin*. Il ne me manque plus qu'un bourdon et des coquillages, et je vous vendrais des indulgences plénières tout comme un autre. — *La coiffure de MM. les forts de la Halle de Paris*. — *Les dames de la Moscovie*. — *Les grands porte-faix de la ville de Marseille*. — *La coiffure des Ecossaises*. — *Celle du rabin des Juifs*, — *Une Capote à la mode* : c'est mon bibi! — *Une paire de sacoches pour un commis marchand* : d'un côté, il met ses échantillons, de l'autre, sa bourse; quand il arrive à l'auberge, il est obligé de vendre le cheval pour donner de l'avoine au maître. — *La coiffure des Révérends Pères Capucins de la ville de Cologne*. — *Coiffure de mon grand cousin Jacques*, qui ne

(*) Les mots imprimés en italique indiquent les différentes choses exécutées.

manque pas de mauvaise tournure. — *La coiffure des mandarins de la Chine.* — *La coiffure de...* — *La coiffure du...* — *La coiffure des.....* Ma foi ! vous l'appellerez comme vous voudrez, moi je nomme ça une casquette de ménage.

Je reviens à Jean de la Vigne. — Eh bien ! jeune homme, êtes-vous prêt ? (*Il met le bonhomme à son oreille.*) Parlez donc plus haut si vous voulez qu'on vous entende. Vous dites que vous n'avez pas déjeuné depuis le jour de la prise de la Bastille ? vous devez avoir furieusement de l'appétit ! Je vous promets de vous donner à déjeuner si vous voulez me faire une commission. Il ne s'agit que d'aller à Dijon chercher de la moutarde. — Eh bien ! que vous faut-il encore. (*même jeu.*) — Votre petit manteau ? le voici ; — c'est que ce jeune homme a de la précaution, il se rappelle le proverbe : « s'il fait beau, prends ton manteau, et s'il pleut, prends-le si tu veux. »

— Je vous prie d'observer que le manteau n'est pas doublé et que je n'ai pas de manches ; que pour escamoter le petit bonhomme je ne

porterai pas les mains dans ma poche, par la raison bien simple, que je n'en ai pas (*il couvre le bonhomme du manteau*).

Eh bien, mon ami, êtes-vous prêt à partir? (*il met le bonhomme à son oreille*), comment, non? est-ce qu'il vous faut de la poudre? (*le bonhomme tourne la tête comme signe négatif*), de l'or, (*même jeu*) de l'argent? (*même jeu*) des billets de banque? (*même jeu*) Ah! je vois ce que c'est! vous voulez vos passeports? (*il met le bonhomme à son oreille.*) Comment, je suis un imbécile! Mais, c'est vrai! Madame Garnerin, quand elle partait dans son ballon, ne prenait jamais de passeports; elle était bien sûre de ne point rencontrer de gendarmes en route (*même jeu*). Ah! ah! il faut que vous sauviez la société. Avant de saluer ces Messieurs et ces Dames, dites-moi combien il vous faut de temps pour aller à Dijon? aller et revenir. (*même jeu*) Deux minutes! Eh! vous allez plus vite que les chemins de fer! Bientôt on ne voyagera plus qu'en Jean de la Vigne. Maintenant, saluez et partez. (*Le bonhomme paraît et disparaît*

à volonté ; on peut retourner la robe sans le trouver).

Maintenant que le petit bonhomme est parti, nous allons lui faire son déjeuner. Voici son fourneau ; fourneau économique, dans lequel on n'a jamais fait brûler ni bois, ni charbon (*c'est une boîte de bois*). Voici la batterie de cuisine (*une assiette*). Il paraît que la servante n'a pas lavé la vaisselle ; il est vrai qu'elle n'est pas très propre. Hier, elle se peignait de la main droite et trempait la soupe de la main gauche. J'ai beau lui dire : Marie, mon enfant, mettez les cheveux d'un côté et les légumes de l'autre ; elle n'en fait toujours qu'à sa tête. Voici le garde-manger (*un sac*). Dans le garde-manger, il n'y a rien, ni d'un côté, ni de l'autre. Je fouille à la poche et prends une poignée de poudre, la poule chante : Coth... coth... coth... coodaite... coodaite... coodaite... et voilà un œuf (*six fois de même, puis il couvre l'assiette*). Ce n'est pas le tout que d'avoir des œufs, il faut encore du lard pour les faire cuire. La poule va pondre

du lard, elle va pondre du persil : elle a un jardinier dans la tête, un charcutier dans l'estomac et un tailleur dans le ventre. L'hiver dernier, elle m'a pondu un carrick... ou tout au moins de l'argent pour en acheter un. La troisième fois que le sac passera sur les œufs, nous trouverons une omelette cuite. Mais il manque encore quelque chose que vous n'avez pas dans vos poches, j'en suis sûr. Il manque du poivre et du sel. Voilà du sel fin (*il fait le signe d'en jeter*); du sel salé, et il n'y a pas de vers dedans. Vous le trouvez trop fin ? Eh bien ! voilà du poivre plus gros (*c'est une grosse balle*), une cinquantaine de grains comme celui-là, et l'on ne verra plus l'omelette. Comme il faut deux minutes pour la faire cuire, nous ferons en attendant passer cette balle sous le gobelet. (*à la cantonade*) Comment ! elle ne peut pas entrer ? Si elle ne le pouvait pas, je ne serais pas si bête que d'essayer, et si je la fais entrer, moi ! un autre pourra le faire de même lorsqu'il l'aura appris. Voici trois gobelets où il n'y a rien. Le pre-

mier s'appelle passe ; le second contre-passe , et le troisième invisible. Dans les mains, rien ! Ici, au bout de la baguette , une petite balle , qu'en terme d'escamoteur on appelle muscade ; cette balle ou muscade , je la mets sous le gobelet. Si je proposais à quelqu'un de la société de l'ôter, il lèverait le gobelet d'une main et l'ôterait de l'autre. Cette manière d'escamoter ne vaut rien. Je prends la petite balle et lui ordonne d'entrer sous le gobelet sans le lever : la voici. (*à la cantonade*) — Comment ! Elle est plus grosse ? Naturellement il faut bien qu'elle grossisse, puisque j'ai promis de faire passer celle-là. (*il fait voir la grosse*) Cette grosse que vous voyez là , se nomme la Mère-Gigogne (*il lève les gobelets les uns après les autres en faisant sortir une balle de chacun*). En voici une seconde , une troisième , une quatrième (*la dernière est toujours plus grosse que les autres , (à la cantonade)*). Comment, monsieur, vous dites que je suis escamoteur ? A l'étalage de ma boutique, je n'ai pas l'air d'un orfèvre. — Dans tous les cas, le

métier d'escamoteur vaut bien celui d'un banquier, car je suis sûr qu'au tribunal de commerce vous ne trouverez pas le nom d'un escamoteur ayant déposé son bilan, mais bien celui de plus d'un banquier.

Par état, je suis escamoteur; aussi, j'ai travaillé trois ans devant l'ambassadeur de Perse. Et ne croyez pas que j'irai me targuer de ce vain titre pour vous dire que l'ambassadeur de Perse m'a donné le secret de la poudre persanne! C'est M. Alexandre Ibrahim Barberoux, interprète des langues orientales (dont le beau-frère, M. Moreau, est liquoriste, place de l'École, n° 4), qui, curieux d'apprendre à faire des tours, me fit appeler près de lui, et je les lui ai montrés, parce qu'il m'a payé. Un jour, en allant chez lui, je le vis devant une glace, en train de se nettoyer les dents; la poudre dont il se servait était blanche comme la neige. Ce ne fut pas la blancheur de la poudre qui m'étonna; mais cette poudre qui était blanche, si l'on y touchait avec le bout du doigt, se transformait en un sirop et devenait rouge comme

de la lie de vin. Je m'informai de lui quel était ce phénomène; il me le dit; et, quand j'eus son secret, je n'en fis part à personne; voilà tout le mystère, et voilà tout mon talent. Tant que l'ambassade fut en France, je n'en parlai à qui que ce fût; du moment que l'ambassadeur fut parti de Paris, j'en portai à l'École de Médecine. Après diverses épreuves, on reconnut à cette poudre six propriétés: La première, de blanchir les dents les plus noires; la seconde, d'enlever le tartre et le tuf; la troisième, d'ôter la mauvaise haleine, cautériser la carie des dents et en ôter la douleur, assainir la bouche et rendre aux lèvres et gencives leur couleur primitive. Voici le moyen de connaître la poudre persanne: Je trempe ce linge dans l'eau; le linge est blanc, l'eau est limpide et la poudre est blanche. Rien que par la pression du doigt la poudre est comme un sirop et le linge est cramoisi. Voici la manière de l'employer: Lorsque vous aurez nettoyé vos dents, comme ceci (*il frotte ses dents avec le linge*), prenez un peu d'eau et rincez-vous

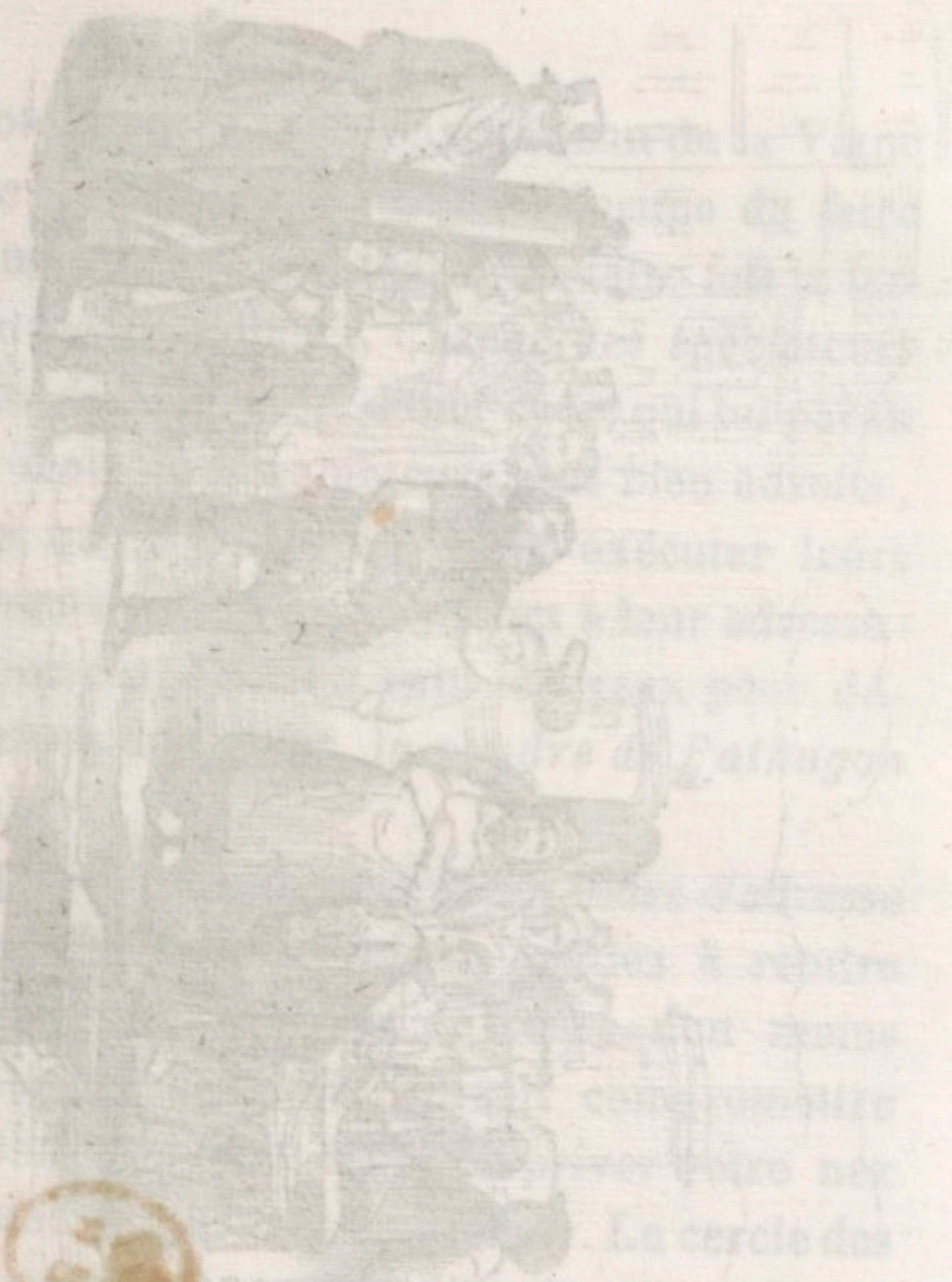
la bouche (*à la cantonade*). Comment ! il ne crache pas ? Non pas, la poudre persanne laisse dans la bouche une odeur si suave, un goût si agréable que je n'ai pas envie de les détruire.

Avant de vous dire le prix de mes boîtes, j'ai une observation à vous faire : Depuis le 23 janvier 1806, je distribue cette poudre sur la place ; les personnes qui en ont fait usage, si elle n'a pas blanchi les dents les plus noires en deux minutes, si elle n'a pas enlevé le tartre et le tuf, oté la mauvaise haleine, cautérisé la carie des dents, et arrêté la douleur ; si elle n'a pas, dis-je, assaini la bouche, entrez dans le cercle, démentez-moi, remettez-moi mon imprimé : messieurs, depuis trente et un ans, je suis prêt à vous remettre votre argent ! Autrement, prenez les boîtes chez moi, rue Dauphine, n° 12. Prenez-les sur la place, le prix des boîtes en est le même. Voilà des boîtes de 1 fr. 50 c. ou 50 sous. Voilà des boîtes d'un franc ; des boîtes de 15 sous, de 10, de 6, et des boîtes d'épreuves de 4. Chaque boîte est accom-

pagnée de son ordonnance, de son imprimé,
et la manière de s'en servir. Parlez, faites-
vous servir.

*Après la vente, M. Miette exécute les tours
de gobelets.*

DE LA GRAYLRE DE L'ESCAMOTEUR



L'Escomoteur...
chercher de...
disparaître...
gout de l'uni...
œuvre de...
impossible...
et les choses...
tout surpris...
aussi vous...
convenir les...
est inéluctable...
Pendant...
de présider...
incrédulité...
adroite pour...
voir répos...
des mille et...
La cercle des...
compte souvent...
de ces caractères qu'elle ne tolère même pas.



ARGUMENT

DE LA GRAVURE DE L'ESCAMOTEUR.

L'Escamoteur après avoir envoyé Jean de la Vigne chercher de la moutarde à Dijon s'occupe de faire disparaître une balle ayant trois ou quatre fois la largeur de l'entrée du gobelet. Chacun des spectateurs ouvre de grands yeux et rit d'une chose qui lui paraît impossible ; mais les Escamoteurs sont bien adroits , et les choses qu'ils employent pour exécuter leurs tours surprenans se *prêtent* toujours à leur adresse : aussi vous vous écartillez en vain les yeux pour découvrir les ruses du métier , la *poudre de Pathagon* est insaisissable.

Pendant que votre œil analyse les tours d'adresse du prestidigitateur de carrefour, veillez à rendre inexécutable un autre genre de tours non moins adroits peut-être, mais qui pourrait compromettre votre réputation d'homme exact ou priver votre nez des mille et une jouissances du priseur. Le cercle des Escamoteurs autorisés par la police compte souvent de ces escamoteurs qu'elle ne tolère même pas.

DE LA GRAVURE DE L'ESCAMOTEUR.

L'Escamoteur, après avoir enlevé Jean de la Vierge
chercher de la monnaie à l'opéra, se décide de faire
disparaître une telle somme sans en parler lors la lar-
geur de l'entrée de la galerie. Chacun des spectateurs
ouvre de grands yeux et est d'une chose qui lui paraît
impossible : mais les Escamoteurs sont bien adroits,
et les choses qu'ils emploient pour exécuter leurs
tours surprenants se trouvent toujours à leur adresse ;
aussi vous vous écartillez en vain les yeux pour dé-
couvrir les ruses du métier, la ruse de l'athlète
est insaisissable.

Pendant que votre œil analyse les tours d'adresse
du prestidigitateur de carrefour, veillez à rendre
inexcusable un autre genre de tours non moins
adroits peut-être, mais qui pourraient compromettre
votre réputation d'homme exact ou priver votre nez
des mille et une richesses du présent. Le cercle des
Escamoteurs notés par la police compte souvent
de ces escamoteurs qu'elle ne tolère même pas.

CONTES ET HISTOIRES

EN FORME DE RECHERCHES

SUR LES CHARLATANS.

Tous les charlatans ne vendent pas de drogues pour guérir les maux réels ou imaginaires ; tous ne sont point sur les places publiques ; on ne les rencontre pas seulement dans les foires ou dans les marchés ; ils ne sont pas toujours accompagnés de trombones et de grosses caisses.

Le charlatan est partout : on le rencontre à la Bourse, récitant bien haut les effets merveilleux de son crédit et de ses millions. Dans les collèges électoraux, il vend son dévouement comme député. Les colonnes de nos grands journaux retentissent de son mérite scientifique ou littéraire, de 75 cent. à 1 fr. 50 cent. la ligne.

L'industrie nous le révèle , par des lettres de

quatre pieds de haut sur son enseigne. Enfin , nous l'avons dit , le charlatan est partout. Le monde est rempli des têtes de cette hydre industrielle.

Mais le charlatan, proprement dit , celui que l'on voyait jadis se multiplier sous mille formes différentes pour vendre de la poudre, de l'eau, des pilules , ce descendant de Mondor, l'associé du bateleur Tabarin , oh ! pour celui-là , on le rencontre rarement aujourd'hui ; la police le traque comme une bête fauve , et c'est tout au plus si *les autorités* départementales lui permettent de faire ses cures merveilleuses sur les yeux ou les oreilles de ces braves gens de la province, auxquels le splendide équipage en imposait tant. C'est une race d'hommes perdue, ce sont les ruines du vieux Paris ensevelies sous les décombres de notre nouvelle Athènes ; il n'y a qu'un hasard heureux qui puisse en faire découvrir quelquefois des vestiges.

Tous les charlatans du temps passé se faisaient accompagner d'une troupe de musiciens qui jouaient de différens instrumens à vent. Cette

musique guerrière disposait toujours favorablement les écouteurs ; elle les entraînait à acheter des drogues dont l'Esculape avait fait connaître les *propriétés bienfaisantes*. Ces charlatans se donnaient souvent pour d'*anciens militaires*, qui avaient eu le bonheur de découvrir les plantes formant le fond de leurs drogues, en allant chercher des racines sauvages pour se nourrir. Depuis ce temps, ils se rendaient tous les ans à ce lieu de tristes souvenirs pour recueillir les plantes qui devaient soulager l'humanité catarrheuse, borgne ou rachitique. Ce conte offrait bien quelque probabilité dans ces temps de guerres où l'esprit de l'homme d'armes était rempli par les mots gloire et victoire, mais où, par une malheureuse compensation, son estomac était veuf d'alimens !

A propos des moyens employés par les charlatans, le *Magasin Pittoresque* rapporte une anecdote, que nous lui empruntons :

« Le docteur F..., médecin, avait coutume,
« lorsqu'il arrivait dans une ville où il n'était
« pas connu, de se plaindre amèrement d'avoir

« perdu son chien en se rendant à l'hôtel, et
« il envoyait le crieur de la ville annoncer à
« tous les coins de rue, au roulement du tam-
« bour, que le docteur F... promettait une ré-
« compense de 25 louis à la personne qui lui
« ramènerait son chien. Le crieur avait bien
« soin d'annoncer tous les titres académiques
« du docteur, et d'indiquer l'hôtel où il était
« descendu. Bientôt il n'était question dans la
« ville que du docteur F... — Savez-vous,
« disaient les commères, qu'il vient d'arriver
« un célèbre médecin à l'hôtel de.... ? Il faut
« que cet homme-là soit *fameusement* riche
« pour offrir 25 louis à celui qui trouvera son
« chien ! — Et tandis que ces propos se ré-
« pétaient de maison en maison, le docteur
« ne voyait assurément pas venir le chien qu'il
« n'avait jamais eu, mais un bon nombre de
« malades. »

LE CHARLATAN.

—•••—
Admirez ce spécifique

Unique ,

Il est stomachique,

Odontalgique,

Et bienfaisant.

.....
Il rend les maris aimables,

Et guérit les chiens galeux..

Deux calèches découvertes sont arrêtées vis-à-vis l'une de l'autre sur une place publique.

L'une d'elles contient six ou huit musiciens ; dans l'autre , un gros homme, coiffé d'un turban et habillé à la turque , est entouré de boîtes carrées , de pots à pommade et de fioles de différentes formes. Après un moment de station , il fait un signe de la main et les musiciens exécutent aussitôt une musique militaire qui attire les curieux. Après avoir toussé, craché , s'être mouché, installé commodément sur l'un des coussins de l'élégante voiture , l'enfant de l'Asie re-

garde le peuple qui l'environne , le salue , et , quand les musiciens ont fini le morceau , il lui adresse sa harangue d'un ton nasillard et d'un accent quelque peu étranger.

Messieurs et mesdames, les places publiques servent si souvent de théâtre aux charlatans dont Paris fourmille , qu'il convient à l'homme, qui ne vient pas ici pour vous tromper, de vous dire de suite ce qu'il a été et ce qu'il est. A mon costume , vous avez vu , *sans doute* , que la France n'était point ma patrie : Vous ne vous êtes pas trompés. Mameluck de l'empereur Napoléon (*il salue*) , j'ai parcouru avec lui tous les états qu'il a conquis , et si j'ai perdu un bras et une jambe , les bontés de l'empereur m'en ont bien dédommagé ; s'il était là , messieurs , il vous dirait de quelle confiance , il voulait bien honorer Rustan. Il vous dirait aussi quelle était mon adresse à dresser un coursier arabe , car c'est votre serviteur, messieurs, qui a fait l'éducation de ce fameux cheval Isabelle, cause de la fortune de tous les

peintres de l'empire. C'est moi , messieurs , qui, de fougueux qu'il était, l'ai rendu *souple comme un gant*, c'est au point qu'il obéissait au seul coup d'œil de Napoléon (*il salue*). Hélas ! messieurs, s'il vivait, ce noble maître, je ne serais pas obligé de jeter par les rues de la capitale les faibles talens et connaissances que j'ai reçus de la nature, en botanique, en phytologie et en chimie. Croyez bien pourtant, messieurs, que ce n'est pas la misère qui me force à m'arrêter sur cette place ; non messieurs, non ! Grâce à mon noble maître, je suis à l'abri du besoin, et c'est afin de faire profiter *tout un chacun* de mes faibles lumières, que je donne mon inimitable Eau de Cologne perfectionnée et mes incomparables pilules ; oui, Messieurs, je *donne*, car pour moi je n'en retire aucun salaire ; mais ces deux Messieurs qui ont bien voulu me suivre dans mes voyages, et qui m'aident dans mes travaux chimiques, n'ont d'autres moyens d'existence que la faible somme qu'ils prélèvent sur les objets dont je fais profiter le public.

(*Interruption pendant laquelle les musiciens jouent un nouveau morceau.*)

Il s'agit, messieurs et dames, de l'Eau admirable, dite de Cologne, composée par votre serviteur; eau bien supérieure en arôme et en qualité aux produits, dits chimiques, qu'on vous offre journellement sur cette place. Cette eau, composée d'esprit de vin et de simples recueillis dans les Alpes, possède des propriétés incontestables dont je ne vous donnerai qu'un faible aperçu : Quelques gouttes dans un verre d'eau sucrée, bu à jeun, font dissoudre les abcès, tumeurs ou dépôts : l'épilepsie et le mal caduc ne résistent jamais à sa prodigieuse efficacité. (*plus doucement et s'échauffant peu à peu*) Si vos enfans, dans une chute, se faisaient quelque bosse au front, une compresse imbibée de cette eau admirable calmerait la douleur en les préservant des suites fâcheuses que les chutes amènent toujours après elles ; avez-vous une coupure, une écorchure ou des boutons ? De l'eau pure et quelques gouttes de cet extrait de plantes aromatiques guériront.

les blessures , et feront disparaître en un instant toute espèce d'irruption ou d'échaubou-
lure. Êtes-vous sujets aux migraines, aux
vapeurs, aux digestions laborieuses, aux coli-
ques simples ou de miséréré? Ressentez-vous
des douleurs à l'estomac ou à la poitrine?
Crachez-vous le sang ou vomissez-vous la bile?
Craignez-vous une congestion sanguine au cer-
veau , l'apoplexie , la lypothymie, la lyco-
rexie? L'humidité ou le froid ont-ils éteint la
chaleur du sang dans vos artères , glacé la
synovie de vos articulations? Avec mon re-
mède , je m'en moque; car rien, messieurs,
absolument rien ne peut vous guérir plus
promptement et plus sûrement que l'Eau de
Cologne. Par la friction, elle enlève les taches
de rousseur et corrode les engelures; elle fait
aussi disparaître, sans retour, les douleurs rhu-
matismales aiguës , et guérit en peu de temps
la paralysie la plus invétérée. J'ai vu des gens
marcher pendant des années entières avec des
béquilles , et, par le secours de cette eau ex-
traordinaire , devenir, après quelques fric-

tions, aussi ingambes que moi (*plus doucement*).

A la guérison complète des maux physiques, on peut y joindre celle des affections morales. Oui, messieurs, son parfum généreux chasse en une seconde toutes les idées noires qui pourraient remplir l'esprit. Il est incalculable le nombre de monomanes que cette eau merveilleuse a guéris ! Et l'on peut affirmer, sans craindre un démenti, que les suicides seraient moins considérables si le gouvernement ordonnait de porter toujours sur soi un flacon de cette eau admirable !

Mais, me direz-vous, votre eau ne peut-être nommée admirable si elle ne guérit de tous les maux : « assurément elle ne rend pas l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles ! » Messieurs, s'il était permis aux hommes de faire des miracles aussi grands, vous ne me verriez pas sur cette place. Cependant, en fait de miracles de ce genre, je vous parlerai de mon eau ophthalmique qui guérit radicalement de la cécité sans le secours de l'opé-

ration ; il n'est besoin que de s'en laver les yeux pendant un an au plus. Avec elle , plus d'oculistes , plus de ces opérations toujours douloureuses et souvent douteuses.

Messieurs, je vous l'ai dit : je ne suis pas de ces charlatans, qui se présentent journellement sur les places, pour faire des dupes en abusant de la bonne foi du public. Ce n'est qu'après une longue expérience et avec des preuves écrites, que je viens vous offrir ces remèdes approuvés par la Faculté de Médecine. Voilà , messieurs, voilà une faible partie des certificats que j'ai recueillis dans mes nombreux voyages ; ils sont signés par les personnes les plus connues et les plus savantes de tous les pays. Veuillez y jeter un coup d'œil, la vue n'en coûte rien, et dites, après avoir lu , si je suis un imposteur.

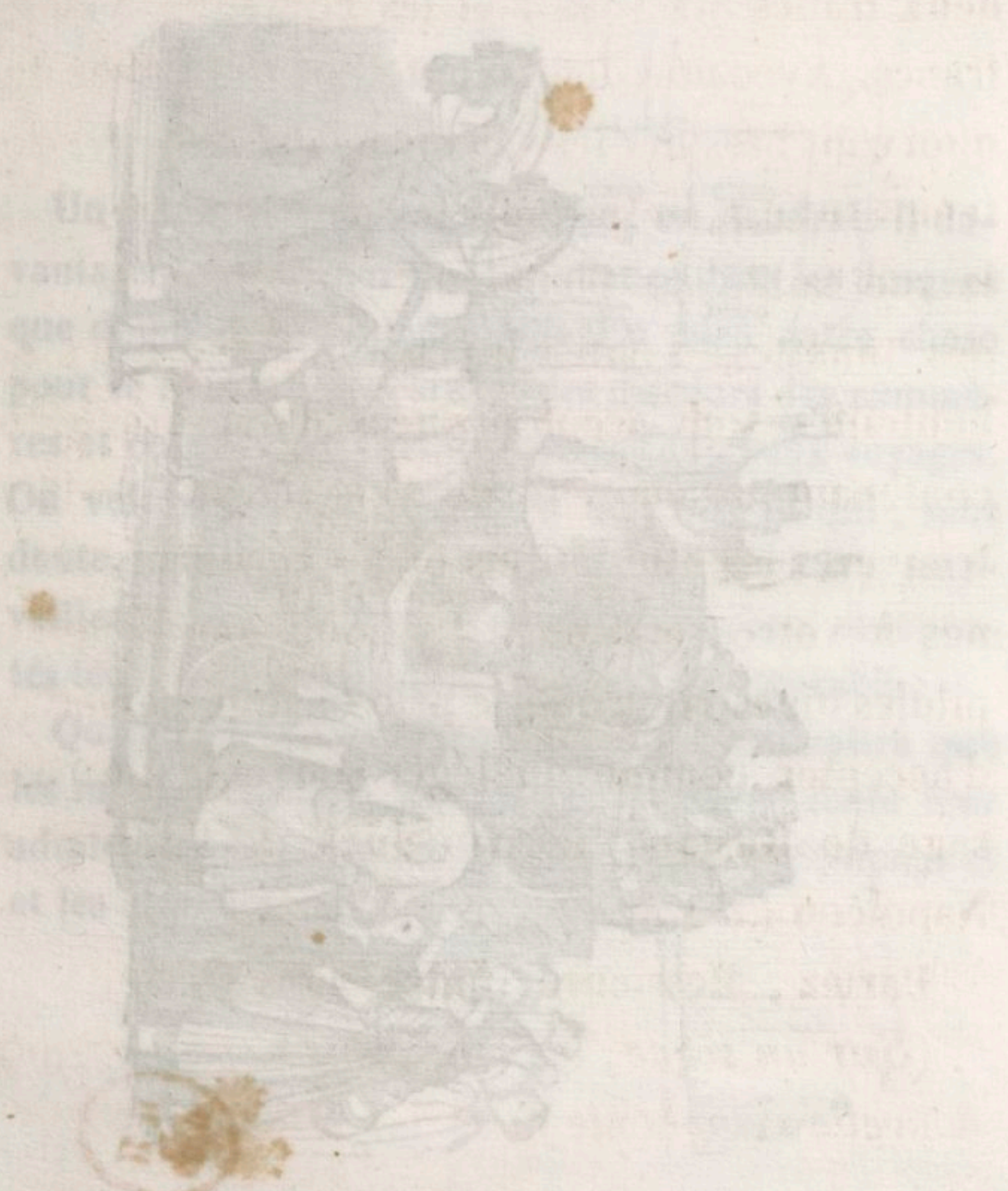
Ayant voulu faire profiter tout le monde des bienfaits de ces eaux surnaturelles, j'ai des flacons de l'eau admirable de Cologne , à six , à douze et à vingt sous , les mêmes que vous payez à mon dépôt , rue des Marmouzets, n° 7, quinze sous, trente sous et trois francs. L'eau oph-

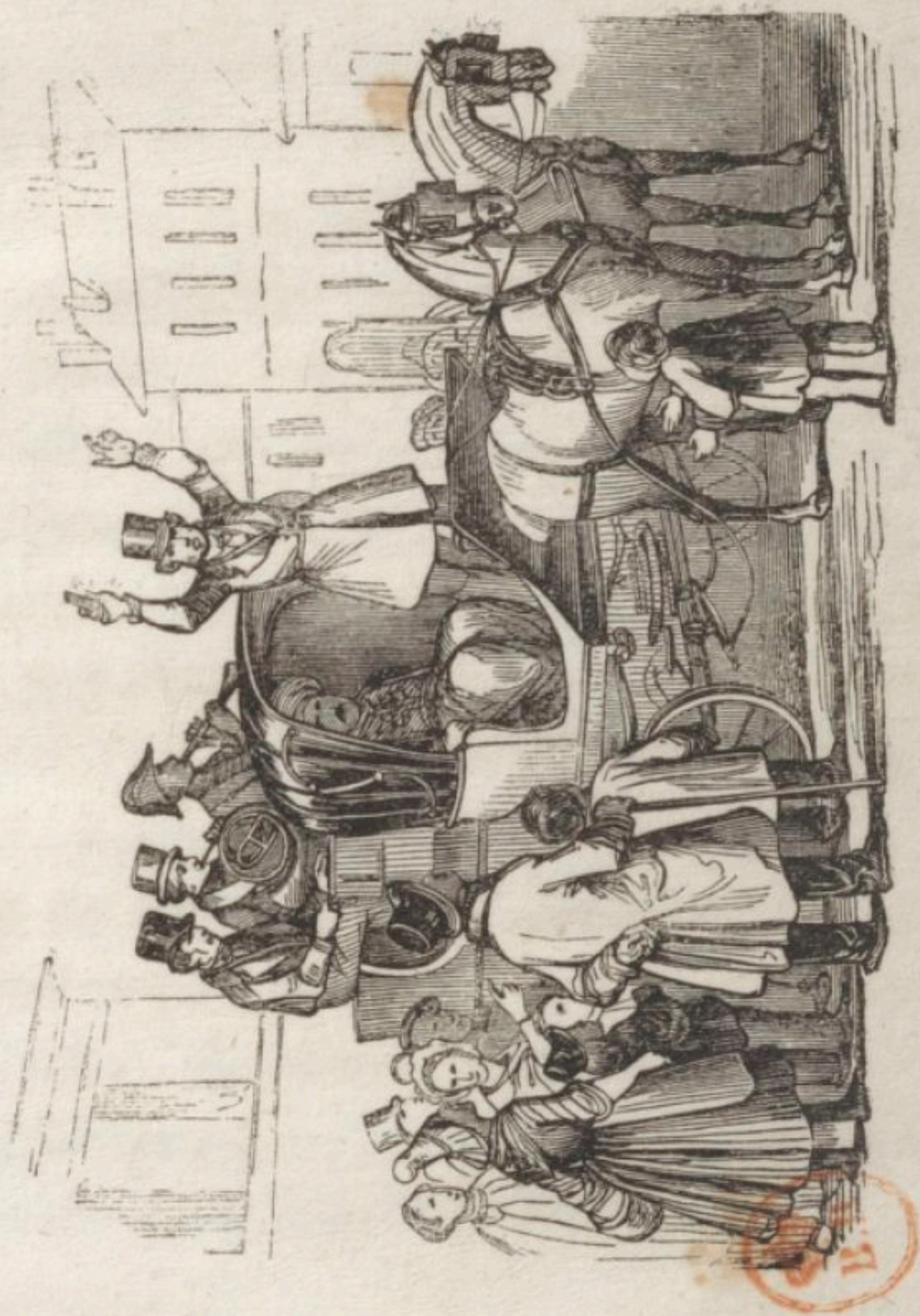
thalmique me coûtant de plus grandes préparations chimiques, les demi-bouteilles, sont à deux francs dix sous, et les bouteilles à cinq francs. Avec une demi-bouteille, vous avez de quoi vous bassiner les yeux pendant six mois; ce temps suffit pour garantir les personnes qui ont la vue faible de l'inévitable ennui de porter des lunettes. Toutes les bouteilles ou demi-bouteilles sont accompagnées d'une brochure contenant la manière de s'en servir: vous y trouverez les attestations et les certificats donnés à votre serviteur. J'y joins une boîte de pilules digestives, que je prie chaque personne d'accepter comme un léger souvenir du passage de Rustan, le mameluck de l'empereur Napoléon (*il salue*).

Parlez, Messieurs, faites-vous servir.

(*Sur un signe, les musiciens exécutent une nouvelle symphonie*).

DE LA GUYONNE ET HANDELS





ARGUMENT

DE LA GRAVURE DU CHARLATAN.

Un équipage et de la musique ! en faudrait-il davantage pour donner de la confiance dans les drogues que débite le charlatan ; mais il a bien autre chose pour le leur faire accorder : les discours des commères et certificats recueillis dans ses nombreux voyages. On voit auprès de la voiture une femme qui , sans doute, raconte à une paysanne quelque cure merveilleuse ; car les regards de cette dernière sont portés tout ébahis sur la fiole de l'eau incomparable.

Quant aux enfans, heureux de ne connaître que les maux résultant de la gourmandise, toute leur admiration se porte sur le mameluck, l'équipage et les chevaux.

DE LA GRAVURE DU CHALATAN.

Un écrivain et de la gravure en laudrait-il de-
 vantage pour donner des conseils dans les choses
 que dit le Chalatan, mais il a bien autre chose
 pour se leur faire entendre : les discours des commé-
 tes et certains recueillis dans ses nombreux voyages.
 On voit après de la voir une femme qui, sans
 doute, raconte à une personne qu'elle est mer-
 veilleuse : car les regards de cette dernière sont por-
 tés tout ébahis sur la tête de l'autre inépuisable.
 Quant aux enfants, heureux de ne connaître que
 les manières et les goûts de la gravure, toute leur
 attention se porte sur le dessin, l'équipage et
 les chiens.

LES SAVOYARDS.

Quand je partis de mon pays,
Pas plus haut qu'une botte.
Mon père me donna cinq sous,
Une vieille culotte
Avecque mi
Avecque ma
Avecque ma marmotte.
(*Chanson Savoyarde.*)

Sous la désignation de Savoyards , on comprend tous ces petits mendiants qui exploitent la curiosité des enfans et de leurs bonnes , en montrant des singes , des marmottes ou des lapins savans. Cependant la plus grande partie est composée des enfans de l'Auvergne et de la Basse-Italie ; mais la distinction est facile à faire. L'Italien porte presque toujours un clavicin-organisé et un singe ; l'Auvergnat ramone les cheminées , danse la *catharina* , balaye les rues ou les places publiques , et fait voir des oursons , des fouines ou des belettes. Les

Savoyards arrivent généralement à Paris avec une marmotte ou une vielle ; mais une louable industrie les fait bientôt sortir de cet état de mendicité ; et l'on voit rarement un sujet du roi de Sardaigne passer la douzième année de sa vie sans être commissionnaire ou garçon de magasin ; on peut en compter neuf sur dix dans la première catégorie , et l'on peut dire aussi qu'ils ne sont ni les moins zélés , ni les moins adroits. Sans vouloir faire suivre à nos lecteurs un cours de physiologie comparée , nous leur indiquerons quelques nuances de la vie de ces industriels.

L'histoire des premières années du Savoyard est tout entière dans le couplet que nous avons pris pour épigraphe. Il ne faut pas croire cependant que les parens de ces *pauvres petits* soient misérables ; il y en a beaucoup , au contraire , qui jouissent d'une aisance dont se glorifieraient quelques uns des fashionables que vous voyez bien couverts , faisant les beaux-fils aux balcons de nos théâtres et dans les allées de nos promenades. Eh bien ! malgré cette

espèce de richesse toujours convertie en terres et en bestiaux , les jeunes savoyards que nous voyons à Paris envoient régulièrement tous les mois une petite somme qui sert à augmenter encore la propriété paternelle. Que de privations ne s'imposent-ils pas pour amasser cette somme ? On se ferait difficilement une idée de la frugalité de leurs repas ; il ne faudrait pas acheter un gilet chez le tailleur en vogue pour absorber une année de leur entretien. La chambre que nous donnons à notre domestique sert à loger douze ou quinze de ces pauvres enfans , et pourtant on les voit gras , frais et bien portant.

En mettant de côté cette piété filiale qui est , du reste , l'une des qualités principales de l'Auvergne et de la Lorraine , on peut dire que le Savoyard est né avec un grand fonds de bonté. Aussi voyez son singe , son chien ou sa marmotte , c'est un ami qui partage avec lui sa bonne ou sa mauvaise fortune. Un habitué du café de Paris a-t-il laissé tomber quelques bribes de son dîner , le petit Savoyard , assis sur

les marches de cette somptueuse taverne , mange de son côté le pain de gruau , tandis que le chien ronge l'os de poulet qui pourtant faisait envie à son *camarade*. Le Savoyard reçoit-il un chiffon qui pourrait servir avec avantage à couvrir quelque partie de son corps privée de vêtement , il en dispose pour faire une redingote à son singe ou une robe à sa marmotte.

Cette bonté n'exclut cependant pas chez eux une espiéglerie qui pourrait souvent faire honneur aux étudiants de nos écoles de Droit et de Médecine.

On a pu voir quelquefois, dans les rues de Paris , deux enfans exploitant la bienfaisance des passans en pleurant sur *leurs pauvres singes qui se mouraient*. L'un accusait le froid d'être la cause de cette perte ; l'autre déplorait un accident dont sa bête venait d'être victime en tombant sous la roue d'un cabriolet. Lorsqu'on est observateur et qu'on a du temps à dépenser, on obtient facilement la certitude que ce sont des contes faits pour stimuler la

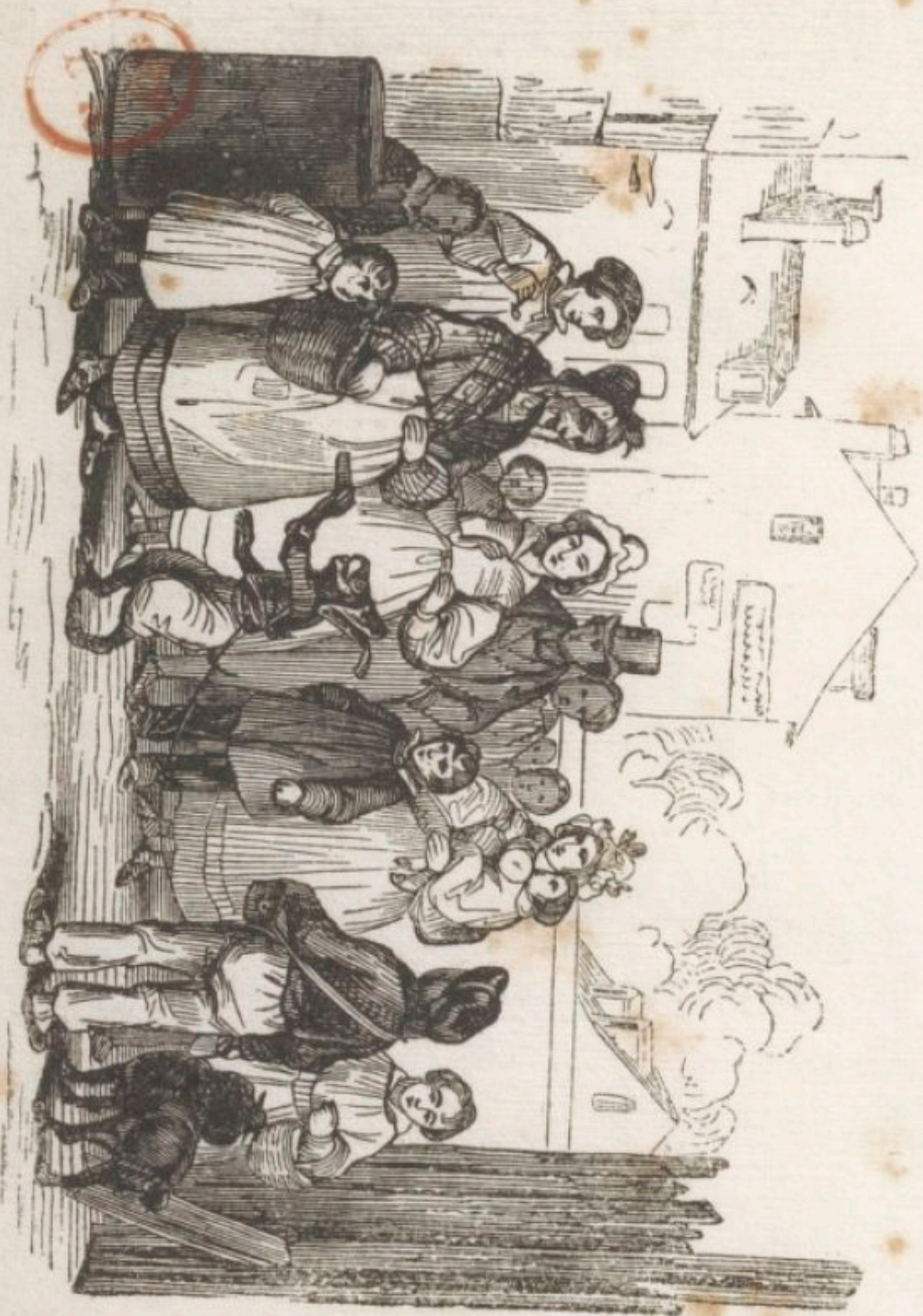
compassion; le singe n'est pas plus malade que son maître; dressés à *faire le mort*, il ne bouge pas tant que la permission n'est point donnée. Mais après quelques heures de lamentations, l'animal saute sur le dos du gamin, qui lui fait quelques caresses en signe de remerciement, et tous deux vont gaîment à une autre place pour donner une nouvelle représentation de leur drame lamentable.

FIN.

ARGUMENT

DE LA GRAVURE DES SAVOYARDS.

Un petit savoyard vient de faire faire des tours à son singe, tous les spectateurs sont dans l'admiration. En effet, le général Jacquot est un cavalier parfait, grâce toutefois à la douceur de son coursier le pauvre caniche. L'enfant des montagnes envoie son singe armé d'une sébile pour recueillir le fruit de leurs exercices. Jacquot s'adresse à une vieille femme, mais elle aurait besoin elle-même qu'on lui fit la charité; le pauvre petit garçon qui est avec elle n'est pas enchanté de l'approche du singe, il se cache ses mains derrière lui, et paraît vouloir se faire un rempart de la bonne femme. L'écolier que l'on voit de l'autre côté semble au contraire au mieux avec le chien du savoyard; le pauvre caniche lève la tête pour faire le beau; mais ses caresses s'adressent autant au panier de l'écolier qu'à l'enfant lui-même : l'intérêt est toujours le guide de nos actions.



DE LA CRAYONNE DES SAINTE

En effet, le...
grâce...
exalté...
d'une...
ces. Je...
assain...
ce...
de l'app...
lui, et...
ferme...
au contr...
pauvre...
de l'éc...
de not...



TABLE

DES

MATIÈRES ET DES GRAVURES.

	pages.
Avant-Propos	1
Recherches historiques sur Polichinelle.	15
Drame du Polichinelle français (<i>parade</i>).	19
Argument de la gravure du Polichinelle.	31
Recherches historiques sur la cartomancie.	83
Le Tireur de cartes, (<i>parade</i>).	87
Argument de la gravure du Diseur de bonne aventure	52
Recherches historiques sur Paillasse	53
Paillasse. (<i>parade</i>).	55
Argument de la gravure du Paillasse.	70
Recherches sur la manière d'apprivoiser les animaux	71
La Ménagerie (<i>parade</i>).	79
Argument de la gravure de la Ménagerie	89
Recherches historiques sur les Jongleurs.	91
Les Jongleurs, (<i>parade</i>).	97
Argument de la gravure des Jongleurs	104

	pages.
Recherches historiques sur les effets de la mu-	
sique	105
Les Musiciens et les Chanteurs.	115
Argument de la gravure des Musiciens.	119
Aperçu historique sur l'Optique.	122
L'Optique (<i>parade</i>).	126
Argument de la gravure de l'Optique.	131
Recherches historiques sur l'Escamotage.	134
L'Escamoteur, (<i>parade</i>).	141
Argument de la gravure de l'Escamoteur	153
Contes et histoires en forme de recherches his-	
toriques sur les Charlatans.	155
Le Charlatan (<i>parade</i>).	159
Argument de la gravure du Charlatan	167
Les Savoyards	169
Argument de la gravure des Savoyards.	174

FIN DE LA TABLE.







